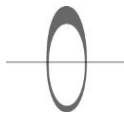


revue de création littéraire

LA BONANTE

2016



Cette publication a été rendue possible grâce  
au soutien du Département des arts et lettres et du  
Vice-rectorat à l'enseignement, à la recherche et à la création  
de l'Université du Québec à Chicoutimi

Conception et réalisation | Guylaine Munger

Dépôt légal | Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traductions  
réservés

© LA BONANTE 2016

ISSN 0380-4860

PRÉSENTATION

<i>L'art de la flânerie</i> Cynthia Harvey .....	6
---	---

MEILLEURS TEXTES DE QUATRE LIGNES

PREMIER PRIX

<i>Station Bonaventure</i> Treveur Petruzzello .....	11
---	----

DEUXIÈME PRIX

<i>Une main</i> Monique Pagé .....	12
---------------------------------------	----

TROISIÈME PRIX

<i>Bêtes étrangères</i> Jonathan Barette .....	13
---	----

MENTION HONORABLE

<i>Summertime sadness</i> Alexandra Tremblay.....	14
--	----

MEILLEURS TEXTES DE TROIS PAGES

PREMIER PRIX

<i>Zil Moris</i> Jonathan Barette .....	16
--	----

DEUXIÈME PRIX

<i>Quincaillerie</i> Simon Harvey.....	21
---	----

TROISIÈME PRIX

<i>L'épidémie de VHS</i> Alexandra Tremblay.....	25
---	----

MENTIONS HONORABLES

- (1) *Sainte-Nation-des-Ceillères-à-Dissolution*  
Carl-Keven Korb..... 28
- (2) *Finir ma sauce blanche*  
Mélitza Charest..... 32

MEILLEURES IMAGES

PREMIER PRIX

- Engloutie*  
Mayane..... 9

DEUXIÈME PRIX

- Mutation aléatoire*  
Laurie Girard..... 35

TROISIÈME PRIX

- Sans titre*  
Mélitza Charest..... 45

TEXTES RETENUS | QUATRE LIGNES

- Aquarelle d'automne* | Julye Goulet..... 37
- Ce qui contient* | Maude Pilon..... 37
- Chapeaux* | Nathalie Nadeau..... 37
- Concert de grillons* | Normand Lebeau..... 38
- Corps étranger* | Julie Bosman..... 38
- C.U.* | Mélissa Charron..... 38
- Décembre ensemble* | Éric Duguay..... 38
- Élan humain* | Yvan Giguère..... 39
- Elle m'obsède* | Martin Perron..... 39
- Ennui* | Clara Lagacé..... 39
- Fané* | Dominic Laperrière-Marchessault..... 40
- Fatum* | Érica Boivin..... 40
- Idylle* | Julien Deronzier-Bédard..... 40
- L'absentéiste* | Christine Fortin..... 40
- La femme qui a vu* | Marie-Ève Bouchard..... 41
- Le chapeau, le chapeau...* | Olivier Savard..... 41
- Lendemain* | Arturo Mariani Valera..... 41

<i>Les parapluies</i>   Thomas Dufour.....	42
<i>Les partenaires</i>   Ariane Michaud.....	42
<i>Magic Night</i>   Stéfanie Tremblay.....	42
<i>Parle-moi</i>   Julie Boutillier.....	42
<i>Passion</i>   Amira Ben Rejeb.....	43
<i>Un jour tu as sonné à ma porte</i>   Natalie Fontalvo.....	43
TEXTES RETENUS   TROIS PAGES	

<i>Faux semblant</i>   Louise Lebel.....	47
<i>Grande fille</i>   Nathalie Nadeau.....	50
<i>Je course toi non plus</i>   Maude Trépanier.....	53
<i>Journal bref</i>   Monique Pagé.....	56
<i>La jouissance d'une clémentine sans pépins</i>   Julie Bosman	59
<i>Le chalet</i>   Geneviève Morin.....	63
<i>Les doigts</i>   Thomas Dufour.....	67
<i>L'exploit de la tarte</i>   Ann-Élisabeth Pilote.....	71
<i>Quatre poèmes pour un gars du lac</i>   Florence Falgueyret..	75
<i>Sauvez-les, ne leur apprenez rien</i>   Julien D.-Bédard.....	78
<i>Tout va bien</i>   Carolanne Foucher.....	82
<i>Veillez déclinier votre identité</i>   Mélissa Charron.....	86
<i>Voyant le jeune homme</i>   Yvan Giguère.....	89

# PRÉSENTATION

## L'ART DE LA FLÂNERIE

CYNTHIA HARVEY

Tout au long de ce trop long hiver, le quotidien *Le Devoir* a proposé une série de textes intitulés « Un hiver avec Félix Leclerc ». Dans l'édition du 7 mars, la journaliste proposait une réflexion autour du *Calepin d'un flâneur*, œuvre de notre fleuron québécois inspirée du flâneur baudelairien. « De la flânerie comme acte de résistance », tel est le titre et l'objet de l'article que j'ai lu – quel hasard! – juste avant d'entrer dans mon cours de littérature française du XIXe siècle qui portait, ce jour-là, sur *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire. Je ne pouvais espérer une meilleure façon de montrer l'actualité du poète, à une époque, hélas, peu portée à la flânerie.

La figure du flâneur est un promeneur qui parcourt la ville à la recherche du « plaisir fugitif de la circonstance » (Baudelaire). Il est le peintre de la vie moderne, l'observateur patient et passionné de l'agitation urbaine, celui qui cherche à tirer « l'éternel du transitoire ». De nos jours, marcher dans la ville, traverser les parcs, observer les devantures des magasins et les passants, déambuler sans but précis, sans trajectoire déterminée, un jour de semaine, en plus, alors que tous s'affairent, pour le seul plaisir d'exister dans le monde, quel luxe! Prendre ensuite la plume, le crayon ou le clavier (il faut être de son temps) pour inscrire ses observations, inventer des histoires, rompre avec le silence, quel acte subversif! La flânerie n'est plus à la mode; dans certains endroits publics, des affiches annoncent même qu'il est strictement « défendu de flâner ». Notre époque encourage la productivité, la rentabilité; le temps perdu l'effraie. Même les temps libres doivent être maximisés en « temps de qualité » et fixés à l'agenda. Pourtant, la flânerie permet de valoriser le temps perdu; elle n'est pas de la fainéantise ou de la paresse. Elle est active, créative, vivifiante.

Elle ne se confond pas davantage avec la procrastination, qui suppose qu'on perde son temps pour échapper à ses devoirs. Elle constitue le devoir du poète ou de l'artiste, parce qu'elle provoque l'inspiration en l'arrachant à lui-même. Elle lui permet d'échapper au piège du sérieux et au sentiment d'aliénation. Elle le libère de ses obligations, sauf celle de vivre mieux.

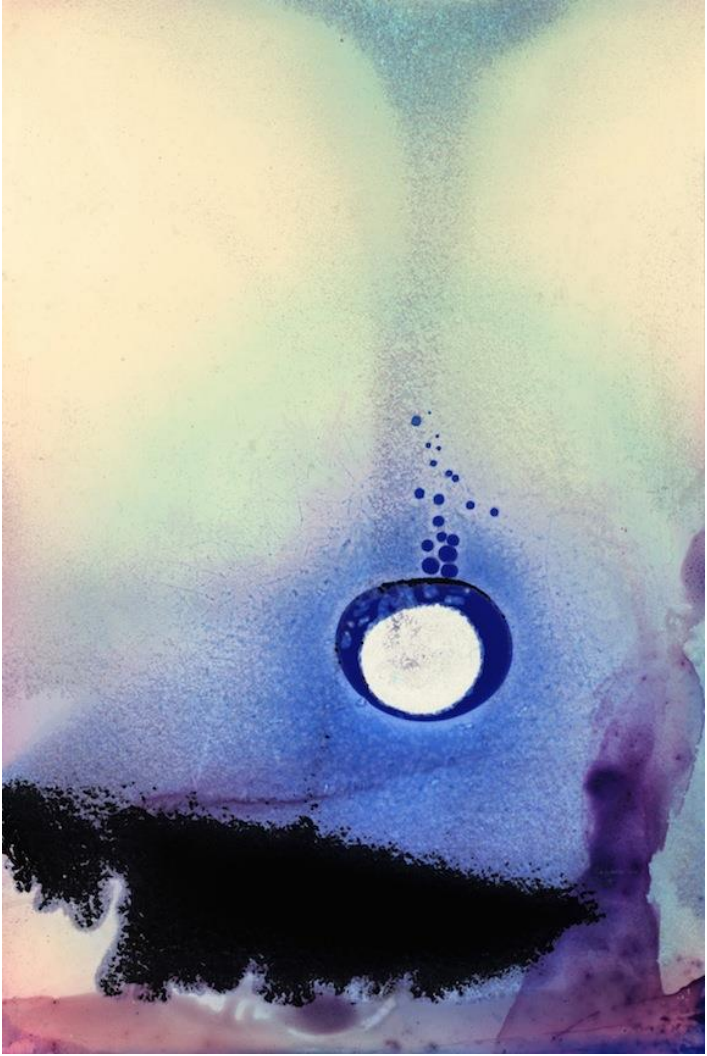
Écrire, pour vivre le présent. Écrire, pour ne rien faire d'utile, dans un geste délibéré d'engagement et d'abandon. Écrire, pour *trouver du nouveau*, pour dire la beauté, pour donner forme au rêve et à l'inconnu. Écrire, pour aimer et se réjouir. N'y a-t-il pas d'activité à la fois plus exaltante et dérisoire? Les participants à nos concours de création littéraire ont compris l'importance de la flânerie, de ces moments créatifs et libres passés à la fenêtre ou à la table d'un café à la recherche des mots qui sauraient réjouir d'autres lecteurs, animés eux aussi de la passion d'écrire, et de vivre. Ils ont fermé quelques instants leur téléphone *intelligent*, ils ont levé les yeux sur le monde pour tenter d'en exprimer ensuite le mystère, et ce, en quatre lignes ou en trois pages, selon les modalités de nos concours. D'autres nous ont envoyé de belles images dont trois figurent dans ce numéro. Je remercie tous les participants d'avoir contribué au dynamisme de la revue par l'envoi de leur texte, dessin ou photo. Je remercie également Mme Guylaine Munger qui a accueilli ces diverses contributions, corrigé et ficelé le tout pour donner forme à la revue. Merci aux membres des deux jurys, le littéraire et l'artistique, M. Paul Kawczak, nouveau docteur en lettres et digne ambassadeur de la littérature et de la création, M. Luc Vaillancourt, professeur de littérature et de création littéraire passionné et militant, MM. Marcel Marois et Mathieu Valade, tous deux brillants artistes et professeurs. Enfin, mes remerciements vont au Vice-recteur à l'enseignement, à la recherche et à la création, M. Mustapha Fahmi, à mon collègue et ami, qui permet à notre revue de création littéraire d'exister, alors que se perd l'art de la flânerie.



PREMIER PRIX  
VOLET IMAGE







Mayane, *Engloutie*



MEILLEURS TEXTES  
DE QUATRE LIGNES



## PREMIER PRIX

---

STATION BONAVENTURE

TREVEUR PETRUZZIELLO, QUÉBEC

L'attente d'un métro

Une clocharde assassine

Mot à mot

son enfant    imaginaire

## DEUXIÈME PRIX

---

UNE MAIN

MONIQUE PAGÉ, MONT-ST-HILAIRE

La petite vieille arpentait le cagibi de ses souvenirs. Des heures, des saisons, des décennies de mains plongées dans la pâte à pain. Des milliers, des millions d'assiettes passées de main en main. Une vie de sœur converse.

peau ridée  
une vie à espérer  
une main sur soi

# TROISIÈME PRIX

BÊTES ÉTRANGÈRES

JONATHAN BARETTE, ROUYN-NORANDA

Fouiller des étoiles dans la terre  
Bêtes aux cornes de sel  
Sur les platiers  
Concurrents aux loup-marins

## MENTION HONORABLE

SUMMERTIME SADNESS

ALEXANDRA TREMBLAY, MONTRÉAL

Tu es tellement habitué à regarder les vieilles photos aux teintes sépia-orangées dans l'album photo de tes parents, que tu as l'impression que le monde avait cette couleur-là dans les années 70. Un fantôme du réel figé dans l'émulsion. Des instants rongés par l'humidité d'une époque où il te semble que tu aurais été, déjà, plus vivante.



MEILLEURS TEXTES  
DE TROIS PAGES



# PREMIER PRIX

---

ZIL MORIS

JONATHAN BARETTE, ROUYN-NORANDA

Je sors de moi  
Je pars une autre fois  
Te demande de me suivre  
Une autre fois  
Mais tu restes au sol  
Tu as choisi la sagesse de ta terre

Il ne me reste que ton portrait à porter en gage

Ces heures envolées me pèsent  
Paris ne peut rien y faire  
Entretiens  
Je puise dans ma fatigue  
Toutes mes espérances

*Bonzou Ki manier*  
Vous aussi parlez créole  
J'y suis déjà vu comme pays  
Au grand paletot

Débarqué dans l'ordre  
Par les chiens de la reine  
La prière à l'eau  
L'appel froid  
Découpé de tout lien  
Je suis *désauté*  
Sans gagner sommeil  
Abruti  
Même les heures sont cassées



Je n'ai plus qu'à rejoindre un nid doré  
Me caser aux Quatre Bornes  
Trouver les risques du confort

Un lendemain dératé  
Par grand chemin  
À Port-Louis  
Se jettent sur le front de mer  
Une case pour l'esclave  
De Madagascar plus jamais  
Un abri pour les engagés  
De l'Inde qui n'est pas revenue  
Une boutique pour le Chinois  
Et le Blanc  
Au nom de la canne et des épices

On me dit Moustaki  
Pour aborder toutes les putains  
Toutes les grandes mosquées  
Et les grands bazars

J'ai la gueule de tous les bons jours  
J'ai trouvé l'Afrique qui ne me ressemble pas

Je joins la Citadelle me réfugier  
Des dernières minutes des heures  
Je prends siège au Lambic  
Les bières s'envolent  
Je les rattrape dans la *noirté*  
Les arracher aux voyous  
Me parer à la pluie

Un jour vers la hauteur du Morne Brabant  
Sous le soleil de feu  
J'ai la soif qui me résiste  
Je marche en esclave marron  
Rattraper la mémoire

Je fuis les terres de couleurs

À espérer assis le transport  
Chez leurs fils nation  
Je veux descendre la Rivière-Noire

À la foire je goûte de tous les communs  
Balloté contre les murs  
Je bois *trop beaucoup* le rhum qu'il faut  
Pour *vieux causer*  
Parler pays la vie longtemps

Aux jardins de Pamplémousses  
Les tropiques royales  
Bassin des nénuphars  
Bassin des lotus  
Je suis baigné de toute eau

À l'abri de la *varangue*  
De tous les domaines coloniaux  
La main courante  
Je goûte l'aventure du sucre

Mahébourg  
Aux saveurs réunies  
A pour nom d'aube  
*Achards, rougaille, chutney*  
Et les bières de la haute mer  
Windhoek, Castle et Savanna

Au Domaine Saint-Aubin  
Maison de la vanille  
On me salue comme pèlerin  
À la plantation de Bois-Chéri  
Je suis prié pour le thé

Dimanche  
Au Cap malheureux  
S'assemblent les visiteurs

Se relayant les icônes  
À Triolet  
On vient louer la barbe des brahmanes  
Esquissées dans les arbres banyans  
À Sainte-Croix  
Le gisant du Père Laval  
Aumônier des esclaves  
Accueille les peaux mêlées

Du haut du Corps de garde  
Il me coûte la bagatelle  
De voler d'autres ailes  
Je vais comme cyclone  
Chemin coupé

À Curepipe  
Carte en mains  
Marche en dérouté  
Je fouille le cratère  
Du Trou aux cerfs  
La nature reprend ses droits

Sur la plage de Flic-en-flac  
Je dors sous les filaos  
Entouré des locales  
À l'ombre des coquins  
On en veut à ma race  
Mettre son coeur sur moi  
De faire malice  
De rôder la guerre

Je déclare être grand noir

Revêtu d'hibiscus  
Une dernière messe pour la Saint-Jean  
Je repars longeant  
Les canaux de corail

Bollywood et musique séga

À l'encre de Chine  
Maurice  
L'étoile et la clé de l'océan Indien  
Je tarde à quitter dehors  
*Payile*  
*Exile \**

*\*Catherine Boudet*

## DEUXIÈME PRIX

---

QUINCAILLERIE

SIMON HARVEY, MONTRÉAL

*« Ça sent l'furby.  
Pis comme un furby,  
mon coeur veut pas mourir.  
Mon coeur c't'une sorte de robot qui apprendra p't-être un jour à  
pleurer ».*

J'ai vingt ans pis j'pas le genre de fille à avoir un colley qui s'appelle Lassie. Sur mon CV, c't'inscrit qu'mon diplôme en éducation spécialisée me permet de travailler. Gros problème : y'en a pas de job icitte. D'puis la fin du cégep, chus perdue. J'sais trop pas quoi faire de ma peau. Pis j'pense que ma vie est pu pareille vu qu'mon chum, bin mon ex là, a quitté la région. Maudit gigon : y pense trouver d'quoi mieux ailleurs. Facque ça fait deux semaines que j'me broie l'cœur dans machine à smoothie. J'pense pas que c't'une bonne raison pour pleurer su mon sort ou une assez grosse histoire pour me partir un blogue au sujet de mes lamentations d'ados, mais criss, j'ai mal en d'dans.

En mai, mon pop m'oblige à sortir d'ma liturgie de peine d'amour. Lui pis mom veulent que j'fasse une commission pour eux autres. J'dois prendre ma Tercel pis m'rendre à quincaillerie, au Potvin & Bouchard. J'm'habille en vitesse avec un short en jeans faussement déchiré pis une camisole des Ramones. J'chasse mes Vans pis j'pogne la clé de Denise. C'est l'nom d'mon char Denise. Ça l'air qui faut donner un nom à son premier char, facque j'l'ai baptisé comme mon amie imaginaire de quand j'avais quatre ans. C'est con comme tradition. J'le sais. Mais bon, faut la faire pareil. Ma Toyota

Tercel est verte. Est née en 1991, 271 000 km. J'ai achetée pour mille piastres en 2007 à l'ami d'la tante à mon père.

Denise est pas comme les autres. J'peux la r'connaitre les yeux fermés dans un parking. J'la ressens, genre. Pas seulement parce qu'a l'a une fuite d'huile là. Ce char me parle. A connaît ma vie. C't'une nostalgie à quatre roues. J'ai eu mes premières aventures sexuelles dans elle. Denise a toujours été là pour éponger les larmes d'mes nombreuses peines d'amour. Un album photo saurait pas comment rivaliser avec mon char.

Denise pis moé s'aimons. On s'donne des émotions, genre. On s'fait confiance. On s'lâche pas. Notre vie ensemble s'immortalise dans les épisodes d'not téléserie personnelle. Saison 1 - épisode 8 : Le premier hiver. La première fois qu'chus restée prise dans un banc d'neige. Denise m'sauve de l'hypothermie pendant qu'on attend l'towing. Saison 3 - épisode 21 : Un choix difficile. Le moment où qu'j'ai mis mille piastres su Denise pour la réparer au lieu d'l'envoyer à scrap pis d'm'acheter un autre char.

J'm'arrête au feu rouge su'l boulevard René-Lévesque. Pour un mois de mai à Jonquière, la température fait tromper les prédictions d'la gossante de MétéoMédia. Faut croire qu'le Lac a déjà calé. Ça, c'est la justification du beau temps dans région. Les gens qui savent pas ça, bin y sont pas d'icitte. J'mâche d'la gomme à saveur de cannelle, les vitres baissées, les cheveux dans l'vent. Ça roule pour moé, mais pas tant que ça en d'dans. Miley chante dans radio pis j'chante avec. J'un peu honte, mais j'aime les tounes de filles. Pis, chus sûr aussi que y'a des gars qui aiment ça en cachette.

C'bin compliqué d'choisir des plantes. J'viens juste pour un plant de tomates cerises pis v'là que j'me ramasse avec le Jardin botanique au grand complet dans l'coffre du char. Le p'tit gars d'la pépinière du P & B r'ssemble gros à l'acteur du film *Les pages de notre amour* : genre gossant parce qu'y est trop beau là. Ça m'fait perdre la tête. J'accepte toutes ces suggestions de vendeur. Ma carte de débit chauffe. La facture explose. Une chance que pop va m'rembourser après.

Le p'tit gars sue à faire rentrer le plant de tomates, le persil, la ciboulette, les carottes, la salade, les piments, les piments nains,

les courges pis l'basilic dans l'coffre à Denise. J'le regarde. Y'est beau. Y sue. Y'est beau. Y me regarde. J'souris en niaiseuse. Y s'essuie le front plein de gouttes de sueur. Y'est beau. J'lui passe un commentaire su'a température. Ostie que chus conne. Enfin, tout entre. J'm'assois dans l'char. P'tit gars se tient à côté d'la voiture. Y reste là. J'dois l'impressionner, y montrer que chus disponible pour être plus que sa simple cliente.

J'glisse ma clé dans le contact en la tournant vers moé. Denise a ses p'tites habitudes. J'dois partir la radio avant d'la démarrer. La radio joue. Le volume est à fond. Please, please, pas une toune quétaine. Merci aux Sex Pistols de chanter. J'tourne ma clé dans l'autre sens pour starter l'moteur. Fuck. Denise ne répond pas.

P'tit gars voit bin qu'y s'passe rien. J'ai honte. Denise me boude. J'l'haïs. J'essaie à nouveau. Denise coopère pas. Ça m'met en tabarnac. J'ai l'air d'une grosse conne d'avant un beau gars. Dernier essai. Jamais deux sans trois qu'y disent. Denise fait sa criss. J'cogne le volant à grands coups de poing. P'tit gars frappe à ma porte. Y veut savoir s'y doit caller l'towing. J'lui dis qu'non, qu'j'ai une solution. J'sors du char pis j'retourne dans quincaillerie.

J'pogne la solution dans rangée trois. J'prends même pas le temps d'la payer. J'sors du magasin. Les trucs antivols sonnent dans l'infini. P'tit gars se tient encore deboutte à côté de mon char. Y'est surpris d'me voir avec ma solution en main. J'saute su'l hood à Denise. J'frappe le pare-brise avec une masse de huit livres. La vitre pète pis y'a des morceaux qui s'logent dans mes cuisses. J'saigne, mais ça m'fait du bien.

Câlisse. La masse reste pognée dans l'espèce de membrane d'la vitre. J'me démène pour la sortir de d'là. C'pas vrai que j'vais m'arrêter là. J'crie. J'beugle ma colère avec *No Feelings* en background. J'force dans tou'es sens. L'bois du manche m'brule les mains. À force de travailler, j'déprends la masse. J'peux enfin continuer mon ouvrage. J'bondis du hood. J'grimpe su'l toit pis j'le mitraille de coups de masse. J'poque à l'aide de tout mon poids la tête de Denise. Des gouttes de mon sang viennent s'étaler à des restants de peinture verte pis à d'la

rouille. J'm'acharne. J'saute à pieds joints d'ssus. Le toit s'enfonce. Un trou s'forme sous moé.

J'descends du toit du char après avoir mis en pièce la vitre arrière. J'tourne autour de Denise pis j'y défonce ses quatre fenêtres en pleurant. Si j'avais un exacto, j'lui éventerais bin ses quatre roues. Pas grave. À place, j'varge ses portières dans un exercice de démolition personnelle. Mes larmes se mixent à mes cris de rage. J'pleure mon ex cave, ma dette étudiante, mon pas de job, j'pleure mon temps perdu devant la télé, j'pleure la faim dans le monde, j'pleure ma première journée à la maternelle, j'pleure l'hiver qui a été trop long, j'pleure de chanter mal, j'pleure ma région, j'pleure la température trop chaude pour aujourd'hui, j'pleure Denise, j'pleure ma vie, j'pleure ma déception amoureuse avec le p'tit gars d'la quincaillerie qui s'ra jamais mon chum parce qu'y doit m'prendre pour une ostie d'folle.

Le travail est fini. Denise est morte. Perte totale. J'ai mal aux bras. Trois chars de police arrivent dans l'stationnement pour me calmer. Un policier négocie ma reddition. La masse tombe de mes mains pour rejoindre les restes de Denise. J'ai tué Denise. J'm'en rends bin compte, mais j'devais l'faire. J'appelle mon pop. Y vient me chercher. J'demande au p'tit gars de transférer les plantes du corps-mort de Denise vers le coffre du char à mon père. Y m'écoute sans hésiter. J'pense bin que j'le domine.

Denise repose chez le ferrailleur. On va sûrement la transformer en canettes de liqueur. Tu me pardones-tu, Denise? Moé, j'te pardonne en tout cas. J'ai gardé la masse. J'l'ai baptisée du nom de Denise junior. L'arrivée de junior dans ma vie m'a changée. J'ai fait de moé une jeune femme moderne. J'ai lâché *Gossip girl* pis j'me suis fait tatouer un gasket de tête su'l bras.



## TROISIÈME PRIX

---

### L'ÉPIDÉMIE DE VHS

ALEXANDRA TREMBLAY, MONTRÉAL

L'épidémie de VHS nous a pris de court au début du printemps. Nous étions tant vidés de notre substance et de notre système immunitaire que des boutons d'or nous poussaient presque au bout des doigts. Une génération perdue sauf que l'on se faisait la guerre à nous-mêmes, à se battre contre le monde qui nous aimait trop, contre les *zippers* cheap de nos *kaways* délavés et contre notre propre esprit. Nos cerveaux étaient des jardins orientaux de patchoulis sauvages et de coton sentant la feuille de *Bounce* où il neigeait des électrons. Des morceaux de miroirs dans le coin de l'œil, le givre de lumière cathodique figeait déjà nos fleurs artérielles.

Oublier nos coupures qu'on s'infligeait entre nous, avec les morceaux de verre et nos lames de rasoir que l'on cousait dans l'encolure de nos *coats*, le coupant vers l'extérieur, pour que plus personne ne nous touche. Des *coats* en cuir élimés, notre peau de *millenial* hypersensible, tatouée à l'aiguille pour broder de nos grand-mères, retournée sur trop de nerfs. Nous étions énervés par le colorant rouge dans le *kool-aid* et incapables de faire face à la vie. Nous étions des tessons de bouteilles de bière sur la plage de l'Anse-à-Norbert qui attendaient d'être lissés par les ressacs. Il faut oublier. Ariel.

Tous nos souvenirs sont serrés dans une boîte à couches en carton, un *tape* embossé sur un côté pour donner des noms à l'ordinaire. Notre vie avec lui est disponible en une dizaine de cassettes, où nous incarnions un idéal d'obsolescence et de romantisme suranné. Parfois, à force de se remémorer malgré nous Ariel, le souvenir devient tant usé qu'il n'y a qu'une tempête de lumières multicolores à la place de son visage.

Le lendemain de la mort de David Bowie, est-ce qu'il y a encore quelque chose qui peut se passer. Est-ce qu'un roman peut commencer par ça. Il y a eu cette exposition d'art contemporain à la station Place-des-Arts et notre mal a pris une dimension assez singulière. C'était une installation, comme on dit. Alignées dans une énorme cloche de verre, des lecteurs VHS nus expulsaient tendrement des cassettes, réinsérées peu après par des doigts de métal. Une boucle sans fin de mouvements mécaniques comme une métaphore d'un coït interrompu; les rubans, à bout de souffle, n'ont ni le temps ni l'écran cathodique pour révéler leur contenu. Dans la grande valse primale des mécaniques, un des magnétoscopes peinait à expulser sa cassette en émettant de petits toussotements. Nous le regardions s'étouffer en affectant un détachement, mais un bout du vernis qui recouvrait nos cœurs s'était écorché. Il y avait aussi Ariel, comme un *doppelgänger*.

Nos pulsions d'autodestruction étaient, déjà à cette époque, sans limites : nous rêvions à de la cocaïne en prenant des Tylenols. Nous devons boire de l'alcool, peut-être du champagne. Nous prenions, plutôt, tout ce que l'on retrouvait, lorsque nous retournions nos poches, tout ce que l'on glissait dans nos limonades alors que nous faisons mine de regarder ailleurs, ce que l'on retrouvait sous nos oreillers après qu'on y ait placé, avant de s'endormir, les dents cassées de nos *fuckboys*, nos rognures d'ongles ou une cigarette... Nous avions la recette du *sizzurp* sur des post-its dans nos agendas. Nous vivions déjà l'adolescence comme une maladie incurable et mutagène. Ariel nous a offert l'ultime moyen de s'automédicamentier et de sortir de notre maudite vie plate sur la Côte-Nord.

Le paradis à la fin de nos jours fait d'hallucinations d'intérêt public. Nous avons des prises RCA sur la nuque et les paupières qui glitchaient tant nous étions saturés de tout. Les rêves éveillés que nous visionnions dans nos têtes ressemblaient aux mêmes films redondants que l'on se créait pour s'aider à s'endormir, un mélange de faux souvenirs et de vrais docudrames qui passaient à TQS le lundi soir. Derrière nos yeux, était projeté constamment un documentaire des années 80 sur de jeunes déficients intellectuels, en institut. Un 33 tours part

et dans un plan séquence on voit un adolescent se convulser dans son lit et sa chemise de nuit s'ouvre sur son torse. On dirait un Ian Curtis déchu. C'est tout. Nous fleurissions comme des fleurs de pavot du pays d'Oz autour d'Ariel, la source de notre mal. L'épidémie de VHS sembla s'être propagée chez tout.e.s les sadgirls et sadboys du coin lorsque

Oublier pour de bon Ariel c'est le contraire de numériser un VHS car il n'y a plus rien sur notre cassette de cœur, seulement une fenêtre « error » parce que le transfert ne s'est pas fait au complet.

# MENTION HONORABLE (1)

---

SAINTE-NATION-DES-CEILLÈRES-À-DISSOLUTION  
CARL-KEVEN KORB, MONTRÉAL

## I

J'ai creusé les abords des rangs  
les fossés, les champs  
sous la forêt en béton domestique  
j'ai trouvé des cœurs encore chauds  
vastes, usés  
dont le concile des vivants  
mal informé  
occupé à se prévenir du vide à finances  
jonglant sous les chapiteaux numériques  
éperdument  
se câlince

fouillez la terre  
il s'y trouve toute une colonie  
de vers naïfs, crus  
qui grouillent encore  
ça parle d'enfance  
de religion  
d'ouvrage à plus finir  
on croirait s'entendre penser  
c'est des voix ensommeillées d'efforts  
qui disent l'agir sans bénéfice ni reconnaissance  
il est question d'intelligence dont on s'est moqué  
dont on a anesthésié l'épanouissement  
le potentiel  
à grand renfort de rites à culpabilité  
et d'impossibles économiques

un peuplier mélancolique  
pleure du fil barbelé  
ça ne l'empêche pas de verdir  
de tenir droit  
mais il a quand même un restant de clôture  
un serpent de fer  
planté dans sa chair

## II

Un ingénieur géologue  
affecté à l'analyse granulométrique  
des structures en place  
découvre une humeur nouvelle  
suintant du pont Saint-Âne  
ça se répand dans le Saguenay  
c'est l'humeur du temps  
qui n'est pas rose  
mais orange  
orange bauxite  
orange grès du renouveau  
orange tuiles sous l'averse d'absurde  
qui est notre lot

au centre de la ville  
de la rivière qui la scinde  
sous le pont vert et rouille  
l'eau coule, noire  
peuplée de lumières

un peu partout  
des touristes faits pour ça  
traînent des pleines valises de contes trafiqués  
à la mesure de ce qui aura été dépensé  
pour les offrir aux acteurs  
à la sortie des théâtres

en phase avec la réalité  
ce crowbar inouï

un rire  
pousse dans ma gorge  
c'est que malgré l'air sombre  
miroir des choses  
que je tire  
en dessous  
t'as pas idée  
c'est intarissable d'enthousiasme

### III

J'ai parfois la surprise, l'effroi  
de retrouver dans mon contemporain en floraison  
mon grand-père mort analphabète  
et dépassé par l'actuel

écoutez les représentants  
des banques et consorts  
élus à majoriquoi?  
par 39,6 % de 61 % de nous  
écoutez-les  
sentencieux, vin hilare, vin grave  
on les dirait nostalgiques  
d'époques indigos  
où contre des sachets de pitons  
on pouvait insulter les gens  
leur marcher sur la tête  
les enchaîner  
et obtenir d'eux, malgré ça, malgré tout  
qu'ils disent merci  
et s'en prennent à eux-mêmes face à l'échec  
et s'en remettent à Dieu pour le reste

### IV

Longtemps j'ai travaillé en restauration  
j'ai été scaphandrier aide-cuissard grillardeur frotteur d'egos  
chasseur de couteaux patineur d'allée fantassin de la gaspille  
en classe salaire à cocaïne

en classe salaire à restants d'arachides usinées

en ces murs il y a quête enfiévrée des billets qui sont tout  
en ces murs on peut prendre notre pouls  
je crois qu'il se détraque solide  
mais il n'est pas trop tard  
ça bat comme après un marathon dans l'orage  
ça bat encore

j'aimerais que nous transportions l'écho  
l'avertissement  
que le sort des défricheurs de rangs  
soit d'actualité, toujours  
que la menace rampe  
tapie au grand jour

j'aimerais que nous nous offrions la vigilance  
en projet  
de tous les instants

marre de l'hypocrisie  
du nihilisme  
de la satisfaction  
des idées empoisonnées d'elles-mêmes  
du à quoi bon  
de la peur  
d'affrontement  
d'ouverture  
d'engagement

Sainte-Nation-des-Ceillères-à-Dissolution  
sur tes rivages, tes insularités  
en ton sein, tes marges  
dans le souvenir  
qu'emmagasine ta matière  
je vois des chargements entiers de semis  
de possibles nécessaires  
à planter de force  
au bec des empêcheurs

## MENTION HONORABLE (2)

---

FINIR MA SAUCE BLANCHE

MÉLITZA CHAREST, MONTRÉAL

C'est pas tous les jours. J'ai fait une lasagne. Ça doit ben faire 15 ans j'en avais pas fait. En plus, j'ai décidé de faire une lasagne aux fruits de mer. Pis la sauce blanche, j'me rappelais pus c'était quoi qui allait là-dedans. J'ai demandé au centre de femmes de me donner une recette. Y'en ont eux-autres des recettes, y veulent tout le temps que j'aïlle aux cuisines collectives. J'mangerais mieux qui disent.

Mais j'avais pas remarqué que ça prenait du lait. Câlisse. Fallait ben que ça m'arrive. Y m'reste juste une heure. Faut au moins que ça soit dans l'four quand a va arriver.

Les crevettes congelées ça coûte tellement cher que j'ai pus d'argent même si c'est juste le 2 aujourd'hui.

D'la marde, j'descends.

Au coin de la rue, je m'installe. J'ai pas pris le temps de me maquiller. J'ai juste mis mes bottes de pute.

Y'a des chars qui ralentissent. Faites ça vite! Ma lasagne!

« Viens-tu faire un tour? »

« Ouin, mais juste une pipe. 5 \$ ».

« Parfait, monte ma belle ».

Ma belle.

« On paye à l'avance ».

C'est pas long que ça vient un p'tit-vieux comme lui. Y pue mais ça peut pas être pire que des crevettes câlisse. Dans l'fond, oui. C'est pire.

J'ai juste le temps de passer au dépanneur pour une pinte de lait. Je remonte vite finir ma sauce blanche.



Ça sonne. Ça sonne pas souvent ici. Je fais le saut.

C'est elle. Est vieille. Je la reconnais presque pas.

A rentre, a reste debout. A regarde partout. A m'haït. C'est comment qu'a regarde dans mon appartement qui me l'dit. A regarde comme si ça y donnait mal au cœur. Comme si c'était elle qui venait de faire la pipe à un vieux crouton.

« Aide-moi à m'asseoir, ma fille. T'as rien de plus confortable? »

« J'vas aller te chercher un coussin môman ».

J'en ai même pas. Je bouge pas. J'ose pas y dire. J'attends.

« Je sais pas comment t'as pu tourner si mal, ma fille ».

« Môman » que je dis avec déjà les yeux plein d'eau.

J'ai promis que j'allais arrêter mais j'avais besoin du lait. On dirait qu'a deviné. C'est ça une mère, hen?

« Je resterai pas à souper. Je suis juste venue parce que ça se dit pas au téléphone ces choses-là. Ton père est décédé ».

A s'est levée pis est partie.

Le four sonne. Ben oui, c'est un beau four, y m'a été donné quand que j'ai passé au feu à l'automne. Je sors ma lasagne avec mes mains pas d'mitaine pis je la *pitch* par la fenêtre avec vue sur le *container*. Ma mère passe dans la rue, en même temps que ma lasagne explose dans' ruelle.

Je l'entends très bien dire:

« T'as pas ben tourné ma fille. T'as tout eu pourtant. Mais t'as pas ben tourné ».



DEUXIÈME PRIX  
VOLET IMAGE





Laurie Girard, *Mutation aléatoire*



TEXTES RETENUS  
QUATRE LIGNES



## AQUARELLE D'AUTOMNE

JULY GOULET, ST-AUGUSTIN-DE-DESMAURES

Une aquarelle d'automne, sombre nonobstant l'existence des teintes pasteltes; aveuglement volontaire d'un avenir qui ne peut pourtant être que de pessimisme conçu.

Regard éperdu délayant, par ses larmes, la peinture lâchement jetée sur une toile qui jamais ne sera achevée.

Tel son art, le peintre s'abstrait; s'isolant d'un monde extérieur monochrome qu'il ne souhaite être le sien.

L'amour rend suspicieux même le plus enorgueilli des artistes.

## CE QUI CONTIENT

MAUDE PILON, SAINT-HYACINTHE

ce qui contient  
la phrase  
rempliée  
au fond

## CHAPEAUX

NATHALIE NADEAU, LÉVIS

À la boutique, il hésite entre deux chapeaux  
Qui est-il?  
De ceux qui rient à gorge déployée  
Ou qui se la tranchent

## CONCERT DE GRILLONS

NORMAND LEBEAU, MONTRÉAL

Concert de grillons

Harmonie estivale

Le vent applaudit

La nuit se lève

## CORPS ÉTRANGER

JULIE BOSMAN, MONTRÉAL

Qu'il ait été ramassé chez des amis, sur tinder, sur facebook, dans un bar ou au gym, il n'y a rien à faire. Une fois au lit, ses caresses me rappellent que je suis toujours condamnée à toi. Et je reste là, immobile dans le noir, *c'était bon bébé?* trop près de ce corps étranger, le cœur avide et le corps déçu.

C.U.

MÉLISSA CHARRON, RIMOUSKI

Classer l'inclassable

Casser l'inclassable

Classer l'incassable

Casser l'incassable

## DÉCEMBRE ENSEMBLE

ÉRIC DUGUAY, QUÉBEC

T'attendre, te peindre, t'entendre, te comprendre

T'étreindre, t'étendre, t'éprendre, t'entreprendre

Te contraindre, te surprendre, te suspendre, te défendre

Te rendre, se détendre, épanouis, ensemble.

## ÉLAN HUMAIN

YVAN GIGUÈRE, CHICOUTIMI

Le corps  
sa mouvance  
matière de la pensée  
au sein de la structure  
de ces villes  
de ces lieux  
où le sang  
élément de l'éphémère  
pulsion des jours  
partie prenante  
de l'usure du temps.

## ELLE M'OBSÈDE

MARTIN PERRON, L'ANCIENNE-LORETTE

Obsession récurrente; je n'ai de pensées que pour elle.  
Récompense rythmée, je négocie avec des papillons.  
J'ai tant de désirs pour notre futur : certains permis, d'autres  
rêvés.  
Bing! « Avis de dépôt de votre paie ». Enfin...

## ENNUI

CLARA LAGACÉ, GATINEAU

au terme de mon épouvante  
étouffée par manque d'audace de verve  
l'apothéose se fait attendre  
morsure sucrée comme un murmure d'automne

## FANÉ

DOMINIC, LAPERRIÈRE-MARCHESSAULT, MONTRÉAL

## CDG - YUL

Au terminal ce soir-là je t'attendis en vain

Les roses achetées au prix fort

Moururent quelques jours après toi

## FATUM

ÉRICA BOIVIN, CHICOUTIMI

Premier janvier

Botoxée par l'alcool

La mort qui vient

D i s t i l l e            l e s        v o e u x

## IDYLLE

JULIEN DERONZIER-BÉDARD, BROSSARD

« Suis la cadence! » tranche Florence

Par la fenêtre du train

J'étais à l'heure pour son départ,

Un autre l'était à l'arrivée

## L'ABSENTÉISTE

CHRISTINE FORTIN, QUÉBEC

Je donne du sang pour avoir des canneberges mais  
particulièrement un après-midi de congé.

Je déménage souvent pour avoir un congé gratuit à chaque  
fois.

Je m'invente une parenté avec les gens morts de la rubrique  
nécrologique pour pouvoir m'absenter.



Au travail, je navigue sur le net et je rêve. La beauté de cette histoire, c'est que je suis payée pour tout ça.

#### LA FEMME QUI A VU

MARIE-ÈVE BOUCHARD, MONTRÉAL

Je suis la femme  
Qui a vu la femme  
Qui a tricoté l'ours  
Au début de l'après-midi du monde

#### LE CHAPEAU, LE CHAPEAU...

OLIVIER SAVARD, DRUMMONDVILLE

Je me suis levé un bon matin et j'ai aperçu sur ma table un chapeau de magicien. Curieux, j'y ai enfoncé ma main pour voir si un petit lapin s'y trouvait. Une fois mon bras à l'intérieur, j'entendis un épouvantable cri. J'ai retiré ma main pour regarder dans le chapeau : il s'y trouvait une minuscule fille, ensanglantée, tuée par ma curiosité.

#### LENDEMAIN

ARTURO MARIANI VALERA, MONTRÉAL

L'enfant huma le liquide et son arôme de sel le satisfit. Il était envoûtant : il lui faisait se sentir encore voyager, en évoquant d'autres contrées, lointaines comme le soleil. Il se dit donc que ce liquide devait amener quelque part, et le respira. Le lendemain on pouvait encore le voir, en rêvant, sur les derniers vestiges du naufrage.

## LES PARAPLUIES

THOMAS DUFOUR, MONTRÉAL

Depuis qu'on a fait guillotiner les parapluies, il pleut sur nos têtes. Quand ce n'est pas la pluie c'est le soleil parce qu'on a fait guillotiner les parasols aussi. On a jeté les têtes dans la mer et elles se sont retournées pour faire comme des bateaux. Il a plu et elles se sont remplies d'eau avant de couler.

## LES PARTENAIRES

ARIANE MICHAUD, QUÉBEC

Notre partenariat temporaire  
consistant à déjouer l'immensité  
ne pourra être renouvelé pour les prochains mois.  
Prière de bien vouloir **CRISSER TON CAMP**.

## MAGIC NIGHT

STÉFANIE TREMBLAY, CHICOUTIMI

Habiter dans un karaoké/Vivre sa vie à impoésie  
Turbo sympathique Tex Lecor/Terry Fox/Sexe  
Escalader l'asphalte sans taxi/asphyxie/voix de cul  
je crache en bold notre répertoire francophone dans la salle  
communautaire

## PARLE-MOI

JULIE BOUTILLIER, QUÉBEC

Ton silence m'assèche la bouche. Mes lèvres se déshydratent de  
tes mots nus. Tu ne me parles pas. L'empreinte de mon  
existence sans tes phrases s'efface.  
Tu m'effaces.  
Parle-moi.

## PASSION

AMIRA BEN REJEB, CHICOUTIMI

Tous mes plaisirs se résument ici,  
J'ai traversé des continents,  
En suivant ce parfum, brut et exquis,  
L'odeur de la pulperie,  
Je l'ai suivie jusqu'ici.  
J'ai traversé tout l'Atlantique pour elle,  
Essence de ma vie.

## UN JOUR TU AS SONNÉ À MA PORTE

NATALIE FONTALVO, LÉVIS

Un jour, tu as sonné à ma porte. Ce n'était pas le bon moment, j'avais trop de futurs à rêver. D'autres rentraient, sortaient : ils avaient rendez-vous. Plus tard, on a cogné à ta place. C'était urgent. Je suis allée te voir. Il ne restait de toi qu'un ventre boursoufflé, un regard suppliant, incertain, une respiration sibilante, une odeur d'hôpital. J'ai compris alors que tu ne reviendrais plus. Au revoir, maman.



TROISIÈME PRIX  
VOLET IMAGE





Mélitza Charest



TEXTES RETENUS  
TROIS PAGES



## FAUX SEMBLANT

LOUISE LEBEL, QUÉBEC

Dans la brume d'un demi-sommeil, Sandrine perçoit la caresse d'une main effleurer la peau de son ventre. Un sourire s'éveille sur ses lèvres. Brusquement, celui-ci s'évanouit lorsqu'elle respire l'haleine écœurante que son époux lui souffle dans le cou. Avec ses grosses pattes, il commence à lui tripoter les seins aussi sensuellement que le ferait son médecin. Sans voir la nécessité d'effectuer une quelconque forme de préliminaires, Tristan la prend sauvagement par derrière. Sans un mot, sans une plainte, elle supporte le va-et-vient. Bien vite, il jouit en elle en gémissant. Des frissons de dégoût secouent le corps de Sandrine. Pendant que Tristan reprend son souffle, la jeune femme se lève et se dirige rapidement vers la salle de bain. Bientôt, elle aura quelques jours de paix.

Après s'être lavée et avoir shampooiné ses cheveux, Sandrine prolonge la douche de quelques minutes. Elle profite de la chaleur des gouttes d'eau qui s'abattent sur son corps en se disant que c'en est presque délicieux. C'est un peu à contrecœur qu'elle coupe l'eau et repousse le rideau de douche. Après s'être époncée, elle enfle un jean un peu trop large pour sa taille et une chemise de coton bleu pâle. La jeune femme noue rapidement ses cheveux en natte et sort préparer le déjeuner de son mari avant que celui-ci ne s'impatiente. Au bout de la table de la cuisine, le nez dans la rubrique des sports, Tristan engloutit œufs, bacon et rôties. Adossée au comptoir de la cuisine, Sandrine avale en silence son café noir. Subtilement, elle jette un regard sur sa valise près de la porte. Dans peu de temps, elle sera loin d'ici.

Avant de quitter la maison, Tristan souhaite à sa femme de faire un bon voyage à New York. Comme chaque mois, Sandrine va y passer la fin de semaine avec sa sœur. Il lui rappelle encore qu'elle ne devrait pas être la seule à se déplacer. Le jeune homme estime qu'il serait grand temps que la sœur de son épouse vienne les visiter à Montréal. Depuis qu'ils se

connaissent, Tristan n'a jamais rencontré Marlène, la sœur de Sandrine. Ni aucun autre membre de sa famille d'ailleurs!

Sans prendre le temps d'écouter les arguments de son épouse, Tristan l'embrasse sur la bouche, bien plus par habitude que par amour. De toute façon, y a-t-il déjà eu de l'amour véritable entre eux deux? Peut-être bien un peu au tout début. Elle regarde la photo encadrée sur le mur du salon. En longue robe blanche, Sandrine y apparaît au bras de Tristan. Elle ne possède pas l'allure resplendissante qu'ont habituellement les jeunes mariées. Déjà son sourire avait pâli. Il y a quatre ans de cela... une éternité pour Sandrine.

Dès que Tristan passe la porte, un sourire éclaire les yeux de la jeune femme. Enfin elle peut partir. Elle ramasse sa valise et ses clés. Elle installe ses bagages dans le coffre de la voiture, démarre et roule en direction de l'autoroute 15. En traversant le pont Champlain, elle imagine déjà les jours à venir.

Le soleil plombe dans l'habitacle. Le temps est particulièrement beau pour la saison. L'automne a coloré les feuilles des arbres, mais la chaleur du soleil ne semble pas vouloir faiblir. Sandrine met le volume de la radio à fond pour couvrir le bruit du vent qui s'infiltré par les fenêtres grandes ouvertes. Bien vite elle dépasse les douanes et s'engage sur la I-87. Rien à déclarer!

L'atmosphère de New York a toujours plu à la jeune femme. Elle se sent si petite dans cette grande ville. Une fourmi parmi tant d'autres. Arrivée près de Manhattan, elle se dirige vers le stationnement de l'hôtel St-James, situé à deux pas de Times Square. Avant de descendre de la voiture, Sandrine détache ses cheveux et essaie tant bien que mal de remettre de l'ordre dans ses boucles. Elle prend ses bagages et verrouille l'auto. Elle sourit au portier qui la gratifie d'un « bonjour » à l'américaine. Elle a séjourné tellement souvent dans cet établissement qu'elle a l'impression de faire partie de la famille. Au comptoir, Maria lui fait signer le registre. En lui souhaitant un bon séjour, elle lui remet les clés de la chambre 27, ainsi qu'un message :

*« Je t'attendrai au El Quinto Pino vers 20 heures. Je t'embrasse mon amour ».*

Sandrine se dirige lentement vers l'ascenseur en relisant la note. C'est le cœur léger qu'elle monte au deuxième étage de



l'hôtel pour retrouver sa chambre. Épuisée par le voyage, la jeune femme s'étend sur le lit douillet. Très vite le sommeil la prend et l'amène dans un monde de voluptés.

À son réveil, le soleil nimbe la ville de tons de rose et d'orangé. Avec délice, Sandrine plonge dans un bain bien chaud, parfumé à la lavande. Quand ses doigts commencent à être marqués par le temps passé sous l'eau, elle sort du bain et enfle le peignoir blanc offert par l'hôtel. Elle sort de son sac de voyage la petite robe achetée la veille et, sans prendre la peine de mettre de sous-vêtement, passe le vêtement moulant. Elle enfle ses bas nylon et se juche sur des talons aiguilles. Ses longs cheveux bouclés tombent en cascade sur ses épaules nues. Elle souligne son regard d'un trait de khôl et sa bouche d'un rouge profond. Avant de sortir de la chambre, Sandrine jette un dernier coup d'œil au miroir; ce qu'elle voit lui plaît.

Le lendemain matin, Sandrine se réveille sous les caresses langoureuses de deux mains douces aux longs doigts agiles. Ses seins se durcissent sous l'effet du désir qui monte en elle. Son corps vibre en entier. Elle se retourne lentement et embrasse tendrement les lèvres chéries qui s'offrent à elle. Lascivement, elles font l'amour comme à chaque fois qu'elles se retrouvent. Jamais Tristan ne doit connaître la véritable identité de Marlène. Jamais il ne doit se douter que pour Sandrine l'amour se conjugue au féminin.

## GRANDE FILLE

NATHALIE NADEAU, LÉVIS

**Août.** Eh oui, tu le devines, viendra tôt ou tard la nostalgie! Peut-être qu'un soir où tu seras assise seule devant un bol de pâtes trop cuites tu regretteras la cuisine maternelle et l'humour discutable de ton père. Tu quittes la maison familiale et ton village pour un appartement à Québec avec Jeanne, ta cousine. Tu ne pleures pas en franchissant le seuil de la porte. Tu retiens un sourire d'anticipation en te pinçant les lèvres. Possible que l'on te juge ingrate ou sans cœur, mais pour cela il faudrait nier l'élan de sa propre jeunesse. Ta mère repousse le moment du départ en parcourant les recoins du logis à la recherche d'objets ou de vêtements que tu aurais pu oublier. Ton père se croit obligé de te faire ses recommandations. Le vieux chien te chatouille les orteils en glissant sa langue entre les lanières de tes sandales. On tente de te retenir, tout te presse de partir. Tu cherches la sortie de secours à une adolescence qui s'éternise.

**Octobre.** « Alors, comment tu vas? », te demandent inmanquablement tes parents lors de ton appel téléphonique du samedi. Tu réponds que tout va pour le mieux, autant pour les rassurer que pour t'en convaincre. En vérité, tu n'en sais rien. Tu cherches des repaires. Tu t'accroches à Jeanne, le caméléon. Jeanne, elle, n'a pas besoin de toi. Elle s'impose, réussi déjà à se recréer une vie dans laquelle elle évolue avec légèreté. Face à son enthousiasme, tu demeures silencieuse. Tu camouffles tes angoisses. Tu ne joues pas la trouble-fête.

**Novembre.** Au café où Jeanne et toi travaillez, vous ne connaissez personne, tout au plus quelques visages rejoignent votre mémoire. Alors que les gens passaient le temps, au café tenu par ta tante, en discutant avec les employés et leurs voisins de table, ici, des professionnels pressés défilent pour donner leur commande. Des étudiants, bien assis sur les banquettes rembourrées, fixent leur écran en buvant leur smoothie à la paille. La plupart donnent du pourboire en oubliant de

sourire. Tu deviens une automate invisible derrière un comptoir en acier inoxydable.

Entre le Cégep et le boulot s'ouvre une brèche de liberté que tu goûtes pour une première fois. Tu remplis ton panier d'épicerie d'aliments qui te font saliver. Des bas traînent sous ton lit ou tu te vautres devant la télé un mardi après-midi sans que personne ne s'en formalise. Tout cela t'enchanté et t'étourdit à la fois. Existente aussi des samedis soir à inventer. Libres, Jeanne et toi ramenez à l'appart des gars et des caisses de bières. Vous avez 18 ans et demain existe si peu.

**Janvier.** Jeanne est restée au village après le congé des fêtes. Sa session d'automne a été un fiasco. Tu réalises qu'elle non plus ne te disait pas tout. Elle t'a donné l'argent du loyer pour ce mois-ci, mais tu dois rapidement dénicher une nouvelle colocataire. Tu lui en veux de t'avoir abandonnée ainsi. En ville, sans elle, tu te perds. Sur ton ventre, des plaques d'eczéma se sont formées. Tu t'épuises à lutter contre ton envie de les gratter. Les cours ne recommencent que la semaine prochaine. Tes heures au café ne suffisent pas à occuper tes journées. Vos amis, plus les siens que les tiens apparemment, ont déserté les lieux. Tu te retrouves face à toi-même et à tes questionnements. Et si le chemin parcouru n'avait été que celui tracé par Jeanne que tu t'es contenté de suivre dans l'allée parallèle, sur la voie d'accotement? Tout ce temps, tu courais, alors qu'elle marchait à son rythme. Cette fille dans le miroir, elle t'étonne, te dévisage. Il faut lui faire une beauté et la présenter au monde. Tu as 18 ans et demain existe vraiment.

**Février.** Un gars avec qui tu fais équipe en philo vient d'aménager. Cela te soulage de ne pas avoir à demander à tes parents de t'aider à régler le loyer du mois. Surtout qu'avec Jérémie, tu t'entends plutôt bien. Vivre avec lui se révèle si simple. Il partage ta passion pour le cinéma de répertoire. Complices, vous passez vos temps libres à vous faire découvrir mutuellement vos cinéastes favoris. En pyjama. Tu t'endors toujours devant les films d'Antonioni qu'il affectionne. Tu mets ça sur le compte de tes semaines chargées entre le cégep et tes heures trop nombreuses au café. Il fait semblant d'y croire

et toi de ne pas être allergique à son chat. Des compromis, qu'on appelle.

**Mars.** Te voilà la gérante du café étudiant de ton Cégep. On cherchait quelqu'un d'expérience et c'était toi. Ta tante, durant tous ces étés où tu as travaillé à son commerce, t'a tout appris sur la maintenance d'un tel établissement. Entre tes cours, tu jongles entre les horaires des bénévoles et les appels aux distributeurs. Tu n'occupes le poste que depuis deux semaines et tu mènes déjà ta barque avec une assurance certaine. Souvent, Jérémie vient s'asseoir à une table pour boire un café et rédiger ses travaux. Il lève régulièrement les yeux pour te voir vaquer à tes occupations telle une abeille. À moins que ce ne soit plutôt comme un papillon qui prend son envol.

**Avril.** Jeanne a été acceptée dans un nouveau programme d'études pour l'automne prochain. Elle t'a téléphoné hier pour te l'annoncer. Elle était si excitée. Elle souhaitait revenir vivre ici, avec toi. Cela t'a tordu le cœur de la décevoir, tu as cru un instant ne pas y parvenir. Oui, tu lui as dit. Que Jérémie et toi aviez déjà renouvelé le bail et que l'appart était vraiment trop étroit pour y vivre à trois. Qu'elle le sait bien qu'il y a juste deux chambres, enfin que... Tu lui as parlé sans trembler, comme une grande fille. Tu n'as pas menti, juste omis une information : que Jérémie tous les soirs dort dans ton lit!

JE COURSE TOI NON PLUS  
MAUDE TRÉPANIÉ, MONTRÉAL

Je course mais pas trop  
juste assez pour ne pas m'essouffement de la vie  
suffisamment pour ravivement du cœur tout entier  
Un battement plus fort que d'habitude  
supplément de longévité ou prescription de santé  
ça ne changement rien  
moi je course ça me convenance  
Je course pour ne pas m'oubli dans le quotidien  
je course contre moi mais jamais avec toi  
l'envie de ne pas me déception moi-même  
compréhension ici que je ne me désolation jamais toute seule  
je me suffisance souvent de mon moi  
Sauf que  
Des fois la grisaille surtout le froid et l'envie  
d'un toi qui me compétition un peu tout de même  
des êtres qui se chamboulement du tranquille  
Un vertige  
Peut-être au pluriel genre des tremblements  
quelque chose une surprise  
comme la création d'une frousse  
mettons un sursaut du cœur un bond de travers  
Un quelque chose de grandiose d'étonnant  
digne d'un pourquoi pas  
Des feux d'artifices d'excitation  
pis un possible qui s'application désormais  
Aimable que cette pensée  
cette vie rêveuse d'un ailleurs  
un plus loin déjà en prévision  
jusqu'à pas longtemps étranger du réel

Un univers parallèle à ce que je connaissance  
Cela en production  
instauration d'une croyance profonde  
un amour, mon amour  
Je course mais plus comme avant  
la fatigue et la retraite du mouvement  
comme un désir constant  
de l'immortel qui s'affichage  
L'Humain réclamation d'amour pixels  
tout le temps trop *rushant*  
Valorisation de l'autrui par la force d'une caméra  
un moment ancrage dans l'éternel présent  
Alors je fixation de l'image  
nous deux comme un tableau  
Toi  
virtuose d'un grand moment  
compositeur d'une heureuse prestation  
Espérances et souhaits à profusion  
Puis pourtant  
Tranquillement l'essoufflement  
mais debout toujours  
Ne pas s'effondrement du magnifique  
Forcément  
Apparences trompeuses  
Apparences et confettis quand même  
de la gelée de faux sourires  
mais personne savoir la dramaturgie  
Pourtant, pourtant  
derrière les rideaux le noir du silence  
le bleu des larmes le bruit de l'autre  
L'épuisement  
Mon corps ou le tien que des doutes

l'immobilité impossible  
Je course toujours toi non plus  
Respirations lentes des embrouilles  
Écroulements  
Vomissements  
Sudation abondante  
peur du vide du rien sans toi  
Des félicitations d'usage pour ma finale  
Je course toi non plus

## JOURNAL BREF

MONIQUE PAGÉ, MONT-ST-HILAIRE

Lundi 8 février, 22 h, le verglas ne s'est pas pointé, j'ai fait un détour et frappé à sa porte avant l'heure du dodo.

Avec elle, le moment présent se déleste de tout ce qui se voulait urgent. Elle prend mon visage à deux mains pour y lire notre histoire.

Confiance absolue. À treize mois de vie, elle pointe son minuscule index sur le monde. L'adulte est le socle de sa confiance.

Que devient cet être pur lorsque la croissance et le temps le bouleversent?

\*\*\*

Mercredi 10 février, 11 h du matin.

Je dispose les balises autour de nos jeux : « oui », « non », « viens », « attends ». Elle s'oppose, réclame, amorce un autre jeu et rit. Elle a ce regard qui attaque une grande traversée.

L'enfant avance tel un train qui cingle ses rails puis s'efface vers l'horizon. Le rail – mère, grand-mère et tant d'autres femmes – se cambre avant de s'éroder parmi les herbes des saisons anciennes.

\*\*\*

Jeudi 11 février, 16 h

Sous un toit bien scellé, dans la routine répétée, ne risque-t-on pas de rater le souffle vivifiant du vent sur la peau, l'étincelle d'un cristal de neige sur un cil ou le goût de la pluie sur les lèvres? Traintrain quotidien.

Tchouke-tchouke-tchouke-tchouke-tchouke-tchouke.

Stop. Tout le monde descend. Avec elle, revivre les grandes découvertes de l'humanité : un bout de branche sur la neige, un cheveu qui refuse de quitter ses doigts mouillés. Une première peur : elle a hurlé, surprise de voir son ombre la devancer.



Combien d'enfants doit-on accompagner pour enfin vivre l'enfance qui ouvre le monde de l'instant?

\*\*\*

Vendredi 12 février, 21 h, retour chez soi.

On vient de me laisser un message sur mon répondeur. « On » est une chaîne : une secrétaire, une technicienne, un livreur de radiographies, une autre secrétaire, un radiologiste, la même secrétaire (je pense) et en fin de liste, me voici. J'aurais une zone obscure sur ma dernière mammographie du 6 février. Il me faut un examen plus poussé suivi d'une échographie afin de voir clair dans cette obscurité.

Oh, sans exclamation, tout juste un point. Arrêt brusque.

Ça tombe plutôt mal. J'ai bien envie de connaître la femme qu'elle deviendra.

\*\*\*

Mercredi 17 février, 1 h du matin

Un enfant naît, sa mère meurt un peu. L'enfant appuie sa tête sur l'épaule maternelle. La masse de sa présence au monde efface sa mère un peu plus chaque jour. L'enfant prend appui, la mère s'enfonce dans la terre.

La femme prend le temps.

Pivoter autour de l'enfant : une couche à changer, des céréales à préparer. Jour après jour, se centrer sur le degré de rougeur des fesses de son bébé. Bonheur des gestes simples ou mise en veille de sa propre vie?

Le temps prend la femme.

\*\*\*

Mercredi 17 février, un lever de soleil.

Dans le cocon du rhume, mes paupières capitulent. La douleur s'insinue entre les tissus de mes muscles.

J'attends que les anticorps, les lymphocytes et le flux naturel de mes liquides rétablissent un niveau de désordre acceptable pour le diagnostic « santé ».

Allongée, sans énergie. Un marteau sous le crâne. Le temps coule. Je n'ai aucune prise sur la vie. Me voilà inutile pour les

miens. Inutile comme ma mère morte depuis des années (ce que je ressens en la voyant, semaine après semaine, immobile dans son fauteuil usé, incapable du moindre choix). Prendre ses décisions avant que la morale judéo-chrétienne s'en charge pour nous, mais « la mort ne vient qu'à l'heure choisie par l'âme » (Yvon Rivard)!

Y penser.

\*\*\*

Jeudi 18 février, temps de neige pluvieuse.

La peur de naître aussi forte que la peur de mourir. Choisir la sécurité d'une seule voie ou choisir une vie segmentée en saisons plurielles. Angoisse des seuils à franchir d'une saison à une autre. Doutes inhérents aux choix.

Ma vie ressemble à une spirale. Il m'est arrivé d'envier la ligne droite. Souvent.

On dit que nos photos, au même âge, sont interchangeable. On dit aussi qu'une petite-fille peut emprunter la voie de sa grand-mère. Je dessine et j'écris de la poésie. Ma grand-mère avait un cahier pour ses poèmes et ses dessins. On dit tant de choses, après coup. Filiation, après coup.

LA JOUISSANCE D'UNE CLÉMENTINE SANS PÉPINS  
JULIE BOSMAN, MONTRÉAL-NORD

*The very worst of you is me.*

LINKIN PARK

*La femme Narsès – (...) Comment cela s'appelle-t-il,  
quand le jour se lève, comme aujourd'hui,  
et que tout est gâché, que tout est saccagé,  
et que l'air pourtant se respire (...)?*

*Le mendiant – Cela a un très beau nom, femme Narsès, cela s'appelle  
l'aurore.*

JEAN GIRAUDOUX

Tu me briseras. Je le sais comme une exactitude, la marque précise et précieuse de l'amant. Le couteau dans la plaie. Chaque chose à sa place.

Tu auras le geste de tuer, de quitter pour toujours, s'il doit se produire, ce geste, et il le devra, c'est toi qui le feras. En homme parfait, tu ne failliras pas à ton devoir et tu t'acquitteras de la tâche, implacable et jusqu'à l'irréparable.

C'est ce que tu feras. Après avoir cassé mon cœur, tu casseras mon corps. Avec le plaisir ajouté d'en être témoin. Tu auras avec moi ce don pervers de me blesser et de me guérir avec les mêmes gestes.

Tu me dépeceras jusqu'à ma chair hurlante. Dans mes plaintes, tu n'entendras pas mes remerciements : tu me toucheras à la juste démesure du déchirement de mon âme.

Tu m'abandonneras, le cœur à feu et à sang.

De toutes mes forces, je maintiendrai mes cris et mes larmes au bord de leur expression culminante, jusqu'à ce que j'arrive à tout ravalier, à tout retourner au flot de tous les autres cris et de toutes les autres larmes de ma vie.

Après ton départ, je me recroquevillerai sous la table de travail, près du calorifère brûlant, je regarderai trop l'heure, vérifierai

trop mon cellulaire, surveillerai trop mes courriels, écouterai trop le son des voitures, hallucinerai trop la sonnerie du téléphone, tirerai trop sur mon joint, regarderai trop l'heure, tirerai trop sur mon joint.

L'espoir est une chose opiniâtre. Je voudrai n'avoir rien d'autre à faire que d'espérer ton retour, ni devoirs ni leçons, ni soupers ni bains, ni lectures ni bisous. Les enfants ne seront pas compatibles avec ce désastre.

Je te parlerai dans ce silence qui s'étirera entre nous. Un faux silence, nauséux de mots ravalés. Un cri resté muet. J'adresserai une prière : si seulement je peux te manquer. Mais rien ne viendra. La mémoire de nous restera infernale de ce qui n'arrivera pas.

Un jour, à la radio, on fera état des blessés et des morts dans un carambolage survenu à l'heure de pointe. Et ça me frappera : plus rien ni personne ne nous unira. Ça pourra être toi pris au piège de la carcasse de métal. On utilisera des pinces de désincarcération. On prononcera ta mort à l'hôpital. On avertira ta famille, qui avertira tes amis. Et moi, je continuerai à vivre sans toi, avec la pensée que tu vis ta vie, sans savoir que tu ne la vis plus, en continuant de t'espérer encore et encore au détour d'une rue, d'une allée de supermarché, d'une sortie au cinéma.

Devant mon effarement face à cette possibilité, je lèverai mon verre. Pas à l'amour, non. Je connaîtrai mon karma. Ça pourrait porter à mauvaise interprétation. Santé et sérénité. Avec ça, c'est sûr, je serai sauvée. Et puis tant qu'à y être, je remercierai Dieu et je lui demanderai de la force. Rien de plus. Je n'aurai besoin de rien d'autre pour éviter les démons, c'est tout. Parce qu'en fin de compte, sans la foi, n'importe où, sans toi, sera un enfer.

Alors, très vite, dans un lit, avec un autre homme, je me contraindrai à dire des mots, à avoir des gestes, précisément ceux qui auront été à un certain moment exclusivement pour toi. Je ne voudrai pas en inventer de nouveaux, non, je m'obligerai, dans un lit, avec un autre homme, à dire précisément ces mots, à avoir précisément ces gestes, pour

qu'ils ne t'appartiennent plus et pour les vider de leur pouvoir qui m'enchaînera à toi.

J'échouerais et je désespèrerais de ne jamais arriver à sentir un corps en moi, sur moi, contre moi. Un autre que le tien qui hantera mes jours mais surtout mes nuits.

Et comme j'aurai un talent remarquable pour le déraisonnable, j'opterai pour la précipitation et le n'importe quoi: un appel désespéré, un courriel désespérant... Je ferai n'importe quoi pour que tu gardes, même avec amertume, à jamais, le goût de moi.

La conclusion sera prévisible : je m'engagerai dans le chaos et je dégringolerai sans m'arrêter jusqu'à l'enfer.

Ce ne sera pas étonnant parce que je ferai tout jusqu'à l'écoeurement. Mon seuil, mon signal d'arrêt, mon degré de satiété se situeront, là, dans l'écoeurement. Je mangerai jusqu'à l'écoeurement. J'aimerai jusqu'à l'écoeurement. Je détesterais jusqu'à l'écoeurement. Je fumerai jusqu'à l'écoeurement. Je boirai jusqu'à l'écoeurement. Je souhaiterai m'écoeurer de toi. Les dents serrées : *une fois pour toutes*. En attendant, je m'écoeurerai.

Mais, parfois, je pourrai me féliciter d'avoir trop bu, trop fumé, trop mangé, baleine échouée, incapable de bouger. Par conséquent, et fort heureusement, ça me protégera de faire dans la précipitation et le n'importe quoi. Avec de la chance, demain sera un autre jour, avec peut-être un peu moins de douleur de toi et un peu moins de dégoût de moi.

Et quand, par miracle, ça se produira, je dresserai une liste : ne pas avoir porté ton chandail cette nuit, ne pas avoir fait un détour jusque chez toi, ne pas avoir rêvé de toi, ne pas avoir pleuré, ne pas avoir pleuré, avoir souri...

Il sera parfois nécessaire de faire ainsi une liste de mes petites victoires disséminées dans un quotidien au ralenti tout en me répétant que le passé sans toi finira bien par peser dans la balance.

Puis, un jour, je parviendrai à comprendre que j'ai tout confondu avec le désir du corps, que je n'ai pas saisi

l'indépendance et l'autonomie du désir, que j'ai vécu un amour affreux à cause d'un désir qui aura signé ma perte.

Je saurai que je suis une femme tremblante devant le dessein trop évident de son sexe, une femme avec un trou dans le ventre éclairé d'une lumière noire.

Et, avec le temps, j'apprendrai à jouir dans mes propres limites grâce à un animateur de radio qui, pendant qu'il réveille ses auditeurs à l'aurore, laisse sécher sur la table la dizaine de quartiers de sa clémentine. Comme lui, j'arriverai à être patiente assez longtemps pour que les miens aussi sèchent juste à point sous la chaleur de la lampe du bureau où je me serai réfugiée après ton départ. Quand je porterai à ma bouche le quartier séché, sa délicate membrane craquera finement sous la dent en même temps que la pulpe du fruit charnu explosera. Ça, ce sera l'apothéose. Le pétard de la fin qui en mettra plein les sens. Mais juste avant, il y aura la volupté de fendre la peau avec le pouce et de sentir dans l'air les particules du parfum de l'agrume, il y aura l'euphorie d'arriver à la peler sans casser le serpent, et il y aura la délectation de tirer délicatement les filaments autour des taillons. Et, après, seulement après avoir été assez patiente, il y aura le craquement et l'explosion. Tu vois, il y aura de l'espoir, car je parviendrai à jouir sans toi, sans m'y attendre, au détour d'une clémentine sans pépins.

## LE CHALET

GENEVIÈVE MORIN, SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU

Une fraction de seconde plus tard, c'est peut-être même quelques millièmes de centièmes de secondes après, ma tempe gauche s'est écorchée contre le sol recouvert de tapis. Il y a eu la table de bois qui a tranquillement changé d'angle à ma vision, puis le plafond qui s'est étiré lentement au loin. Un moment intemporel a fait de ma chute une éternité : une ère de catastrophes; un opéra de la catastrophe; une onde de son orchestral soutenant l'aboutissement du crescendo de cette catastrophe. Le temps tendu s'est resserré confortablement autour d'un tic tac régulier et ironiquement impersonnel. Et me voilà cernée comme une larme de vin sur une table en bois, gisant au sol, sur ce tapis de velours vert.

Je ne sais pas combien de temps a duré le blackout qui a suivi la chute, mais quand j'ai repris conscience, il m'a semblé que mes yeux étaient restés parfaitement ouverts, à en juger par leur sécheresse. Le liquide rouge coagulé avec les mailles du tapis crée autour de ma tête une auréole malsaine. Je suis restée couchée là, sur le dos, pendant un long moment. Un ange dans la neige verdâtre, de la pourriture dans un champ de velours.

Il faut sortir quelque chose, se sortir complètement de quelque chose. Aucun sanglot, aucun bruit non plus, sinon celui de la cigale dehors. Il doit faire plus de trente degrés et le chalet entier vibre d'humidité. L'odeur du sang se mélange avec celle de ma propre sueur. Impossible de dire laquelle s'impose le plus. Je veux dormir, mais ces foutus yeux ne se ferment pas et cette tête trop pleine qui me pèse depuis plus de vingt-cinq ans est encore aujourd'hui un lieu dans lequel il m'est impossible de me reposer. C'est en tournant légèrement la tête à droite que mes yeux se déposent directement sur l'arme, engourdie par la détente et étendue un peu comme mon corps malaisé. La pointe du canon s'enligne parfaitement avec le centre de mon front. C'est ça, l'Ironie. Couchée avec l'ennemi, ce n'est pas qu'un cliché de film policier. C'est d'un ridicule.

Pourquoi hésites-tu à le faire?

Aucune réponse.

## Que s'est-il passé?

Ce silence qui émane de l'arme ne me reconforte pas, il me rend même encline à une certaine débilité. Je me relève péniblement de ce cauchemar. Je ne suis pas morte. Le son vibrant de la cigale retentit dans le creux du vieux chalet. Assise sur une chaise de la cuisine, je resserre ma tête dans le creux de mes mains. La lettre est toujours là, sous ce coude raidi. Quelle *looser*... Comme si je me l'étais écrite à moi, seule destinataire de mon abyssal manque de vie. L'unilatéralité du communiqué me brise un peu plus. Une goutte tombe sur l'enveloppe, mouille les seuls mots apparents. À *qui de droit*. C'est nul, je le vois maintenant. Le pathétique de cette situation me fait gémir. J'aurais voulu frapper comme dans les films, lancer de la porcelaine antique sur des miroirs parfaits. Détruire tout, après moi. Le pathétique me refrappe de plus belle. Personne ne sait où je suis. Une vague, je frissonne. À quand la prochaine secousse.

Personne ne sait où je suis. Mon corps aurait lentement eu le temps de se modifier en espèce de compost odorant. Mon cadavre se serait tranquillement décomposé, puis tous mes traits, qui tracent aujourd'hui le caractère propre de mon visage, auraient pris la forme d'une image effacée. Pour la plupart des gens, je ne serais qu'un cadavre, autrefois *autre chose*. Un ange mal gardé, disparu.

Tandis que j'ouvre le papier, un son strident vient à mon oreille. C'est un bruit opaque qui scille. Je n'entends plus rien. Non, mon cœur bat, le sang circule. Je me sens d'odeur et de chair. Je ne suis pas morte.

L'enveloppe dénudée découvre ses cinq pages manuscrites.

À *qui de droit*

Je ne peux empêcher la seconde goutte de tomber sur les lettres. *Perdue*. L'eau ne l'efface pourtant pas. Le plomb est tracé, pour un certain temps du moins.

À *qui de droit*,

*Je m'appelle Alice. Je suis perdue.*



À nouveau les vagues me frappent, me malmènent. Je replace mon visage dans le creux de mes mains. Ainsi sommes-nous seuls toujours, jusqu'à notre mort.

*Je suis perdue...*

Dois-je lire le pathétique... Il est partout, je le sens maintenant plus fort que l'absolu.

*Je suis perdue.* Encore une histoire d'amour clichée. Encore une fille brisée qui veut rester. Rester pour les bonnes raisons. Ne pas considérer de partir. Je t'aime beaucoup tu sais. Six ans, après c'est fini. Non pourquoi. Tu aurais pu me prendre doucement la nuque dans tes mains d'homme qui ne font que réparer les tourments d'une femme, et me dire droit dans les yeux que ce que tu ne voulais pas, c'était de me perdre. Mais tu as choisi sagement de te taire. À jamais. Si seulement. Toute cette passion contrôlée, c'était ma raison de te laisser. S'il m'aime, il me retiendra. Penser pour deux alors qu'une c'est trop. Je t'aime comme jamais. La vague m'emporte. Je dois respirer sous l'eau. Je t'aime et je voudrais le crier, mais tu ne m'entends pas. Hurler à s'étouffer. Étouffer le cri en dedans et l'écraser. C'est aujourd'hui le jour où j'arrête de crier. Tu aurais dû me dire de rester. Tu aurais dû me dire que je me trompais. Tu as gagné la rupture, au fond. Derrière la vitre, je te vois et te constate guéri tandis que ma plaie s'étire, à vif. Pourquoi ne m'as-tu pas prise la nuque comme seul un homme peut convaincre une femme de le croire. Je déchire la lettre et l'observe. *Ali...* un nom désormais démembré. Le langage m'écartèle, désagrège le signifié que je suis. *Je suis perdue.* À quand ce moment de paix. *Pourquoi m'as-tu regardée partir, te quitter.* Le son dans mes oreilles bourdonne de plus belle. Étourdie, je me lève de cette chaise en pensant que le poids de ma peine resterait là. Le chalet tout entier vibre, la cigale beugle tout ce qui devrait sortir de moi. Rien ne sort. J'ai soudainement le fusil dans la main. Je réalise. *Je ne suis pas morte.* La surface lisse du canon crée un pli dans mon estomac. *Quand tu me prenais dans tes bras d'homme à toi et que tu t'invitais poliment dans mon corps.* L'intrus, c'est l'angoisse. S'en débarrasser. Je regarde par la fenêtre. L'humidité de juillet pèse sur les arbres de la forêt.

*Je suis perdue.*

Personne ne sait où je suis.

Et cette surface si lisse qui m'invite tout doucement vers la paix. Le cri dans mes oreilles se calme un peu. Enfin je peux entendre le tic tac de l'horloge qui me ronge.

Dehors c'est le calme plat. Le vent dans les arbres. La balançoire qui grince. Le ruisseau mouvementé.

Un bruit grave, soudain, précipité. Et les oiseaux s'envolent.

## LES DOIGTS

THOMAS DUFOUR, MONTRÉAL

Le général avait passé la guerre à jouer Rachmaninov dans ses poches et quand il était revenu, il faisait trop d'arthrite pour pouvoir rejouer. Il avait pleuré. Comme quoi les militaires ne savent pas que saigner et pisser. Sa femme avait appelé la situation une « tragédie », au même titre que celles des Grecs. Le silence avait succédé au bruit des bombes et à la promesse d'entendre le général jouer à nouveau. On avait fermé le piano et la salle qui le contenait. La nuit de son retour, le général avait été retrouvé endormi devant la porte de la salle de musique. Il avait pleuré et ses larmes étaient passées sous la porte fermée à clé.

– Ils envoient des gens trop vieux faire la guerre; les femmes sont veuves même quand les hommes reviennent, disait la femme du général à celles de ses amies qui n'étaient pas mortes.

– Ce sont les gâchettes qui usent le plus les doigts, disait le général, les gâchettes et le froid.

C'était une réponse à une question que personne ne posait. Comme une justification d'avoir eu à tirer autant de coups sur des gens qui avaient perdu plus que seulement la mobilité de leurs doigts.

– Avant la guerre, il avait l'habitude de jouer Chopin sur mon dos après l'amour. Il interprétait des valse et on dansait à l'horizontale. Il me caressait les cheveux dans les graves et les jambes dans les aigus, disait la femme du général à son médecin.

Le général passait ses journées à lire dans la verrière. Il mangeait beaucoup parce qu'il n'avait plus le luxe de vivre d'amour et d'eau fraîche. D'ailleurs, la carrière militaire ne témoigne pas d'un désir particulier de vivre d'amour. Quand il ne lisait pas, il parlait de la guerre et ce qu'elle fait aux gens qui n'y survivent pas. Il parlait d'infanteries, de télégrammes, de milices, de grenades et des fois d'armistices. Mais ces fois-là étaient plus rares, la plupart du temps tout le monde se tirait

dessus à qui mieux mieux. Quand il avait fini, il semblait libéré d'un poids énorme et il mangeait pour compenser.

– L'amour c'est ce qu'il faut protéger de l'indifférence et du reste. Les gens à la guerre ont au moins le mérite de se regarder dans les yeux.

La femme du général avait pris un amant qui jouait de l'accordéon et qui lui pressait les hanches pendant l'amour. Elle trouvait ça particulièrement désagréable, mais elle s'était dit que l'accordéon c'est comme un petit piano et que faute de mieux, on cherche des analogies où l'on peut. L'accordéoniste l'implorait toujours de partir avec lui mais la femme du général pensait qu'on ne va nulle part avec ce genre d'individu même si leur instrument est portable. À l'inverse, elle avait connu une amie qui maintenant parcourait le monde avec un organiste.

La femme du général avait enfermé son alliance dans un écrin le jour où elle avait mis la clé sur la table de musique. Ses doigts étaient devenus trop petits pour porter la bague à force d'essayer de vivre d'amour et d'eau fraîche.

Le général avait tellement mangé qu'il était devenu aussi mobile que son piano. Faute de ne plus pouvoir bouger les doigts, il s'était dit qu'il allait faire en sorte qu'il ne puisse plus bouger du tout. Il voulait mettre la plus grande distance possible entre lui et le monde. Il disait à sa femme qu'ainsi, il serait plus difficile à poignarder. Ce qu'il ne disait pas c'est qu'il était de plus en plus difficile d'entendre son cœur en se penchant sur sa poitrine.

Au même rythme que le général grossissait, sa femme maigrissait parce que le couple avait une moyenne à entretenir.

Le général n'avait pas été prévoyant et il n'avait pas enlevé son alliance pendant qu'il était encore temps. Cette dernière serrait son doigt et à chaque jour il avait un peu plus mal. Son doigt changeait de couleur et il le cachait dans ses poches pour ne pas que sa femme s'inquiète.

Comme le général était gros, sa femme se désolait de la taille du cercueil qu'elle devrait acheter le jour où il allait mourir. Elle pensait aussi au fait qu'elle aurait deux maris à pleurer à cause de la masse du sien. Le couple ne se parlait presque plus

et ce n'est pas faute d'avoir essayé. Le général suivait sa femme des yeux quand elle passait et elle faisait la même chose quand il dormait. Le général se disait que l'amour est une question d'horaire.

Un après-midi d'hiver, la radio avait dit que la guerre reprenait. Le général s'était levé et tout de suite il s'était rassis. Il n'avait pas le cardio pour faire quoi que ce soit. Sa femme avait pensé qu'il était devenu gros pour ne plus avoir à tuer des gens. Le problème c'est qu'il était invalide pour tout. S'il était maintenant incapable de faire du mal à quelqu'un, il était aussi incapable de faire du bien. C'est ce que disait sa femme à son docteur en parlant de sa sexualité.

Après ça, le général ne lisait plus et sûrement que si ses traits n'avaient pas été cachés par tellement de peau, il aurait semblé triste. Ses larmes avaient apparemment une trop grande distance à parcourir pour pouvoir sortir. Une nuit, sa femme l'avait retrouvé à mi-chemin entre sa chaise et la salle de musique. Par pitié elle l'avait traîné jusqu'au piano. Il s'était assis et il avait placé ses mains. Elle avait vu son doigt qui était devenu bleu à force de vouloir tomber. Elle n'avait rien dit et s'était tenue derrière lui à le regarder. Les doigts du général étaient trop gros pour les touches. Tous les doigts sauf un : celui avec la bague. Le général avait enfoncé une touche et lentement il avait commencé à jouer avec un seul doigt. Il avait joué un thème de Wagner; comme quoi la musique ne doit rien à la guerre. Il avait joué Wagner comme à l'époque où il ne remplissait pas autant ses vêtements. Sa femme s'était approché de lui et l'avait pris dans ses bras. Elle n'en faisait pas le tour mais c'était de l'amour quand même. Le général avait joué longtemps avant de tomber endormi dans les bras de sa femme. Elle l'avait embrassé.

Le général était mort en même temps que la guerre. Il avait la main sur le cœur quand sa femme l'avait trouvé, un matin d'automne. Elle avait ouvert la radio et elle avait appris que la guerre était finie; du moins pour cette fois. Le général, lui, était fini pour toutes les fois. Il avait été enterré trois jours après sa mort devant l'armée au complet. On n'avait pas pu lui mettre un uniforme parce qu'il y en avait aucun qui lui faisait. En

revenant chez elle, la femme du général s'était dit que si ça prend un seul doigt pour appuyer sur la gâchette, ça en prend un seul aussi pour jouer du piano.

## L'EXPLOIT DE LA TARTE

ANN-ÉLISABETH PILOTE, CHICOUTIMI

Un soir, Anorianne portait un blazer noir et attendait son copain qu'elle avait invité à souper. Ses parents, deux grands oiseaux gris frisant la soixantaine, étaient déjà certains que le jeune homme allait être insignifiant. Mais ils patientaient aussi, faisant faire à leur bec mince une contorsion douteuse qui se voulait être un sourire adressé à leur fille angoissée. Elle était ce qu'ils avaient de plus cher au monde (l'adoption, c'est très dispendieux).

Adrien, comme le veut la convenance, cogna trois coups à la porte d'entrée et on lui ouvrit. Il voulut dire quelque chose de poli, mais à cause de la nervosité, son pied gauche s'empêtra quelque part alors qu'il franchissait le seuil. Un peu amblyope, il s'agrippa tant bien que mal au portemanteau, évitant de s'écraser sur le sol. Un des deux hommes qu'il avait tant voulu rencontrer (et pourquoi donc, déjà?) le jaugeait, sec et impitoyable. Adrien avait lu quelque part que seulement trois secondes suffisent pour se faire une première impression de quelqu'un. Cette réflexion ne manqua pas d'atterrir dans ses poumons : il allait faire une crise d'asthme — ça ne lui était jamais arrivé, mais horreur, c'était ce soir! Il s'empêcha de respirer pendant cinq bonnes secondes avant de se rendre compte qu'il était encore capable d'inspirer et d'expirer. Les sourcils de l'hôte étaient figés en des accents circonflexes. Son entrée avait-elle été fatale? Peut-être, mais Anorianne arriva enfin et on fit les présentations comme si la chute n'avait jamais manqué de se produire.

« Voici Jérémy

Bonjour, je veux dire bonsoir.

Et voici Paul.

Je suis enchanté.

Et moi je suis Enchadrien... je veux dire enchant-devousrencon-tr.

Pardon?

Je suis enchanté de vous rencontrer ».

Vint la fin du souper. On ramassa les plats, mais le dessert se faisait toujours attendre. Adrien regardait les trois individus volubiles chez qui il avait eu la prétention de venir souper. Son attention devait rapidement passer de l'un à l'autre : « Oui vous avez certainement raison », « non merci », « Maupassant, je crois, parce que... », « non je n'aime pas non plus l'insignifiance ». Il faisait du mieux de son mieux, car ils ne s'écoutaient pas parler et se coupaient la parole entre eux. L'horreur! Lorsqu'Adrien tentait de revenir à son interlocuteur premier, il devait d'abord passer de Paul à Anorianne, répondre à l'un lorsque l'autre lui expliquait quelque chose, de Jérémy à Paul, de façon très confuse. Dans son immonde chemise bleu ciel trop serrée, il était obsédé par la possibilité de rater une affirmation ou une question, évitant à tout prix de se retrouver coi. Lorsqu'il répondait finalement, il avait simultanément des visions cauchemardesques des trois bourgeois se taisant en même temps, tous attentifs à une réponse que lui, Adrien, serait incapable d'assurer, n'ayant pas compris ce qu'on lui demandait – certainement quelque chose de crucial, le clou de la soirée peut-être – dans tout ce brouhaha. Une sueur froide lui coula dans le dos, mais en réalité, il avait terriblement chaud. Tout le monde s'était levé et le four était à quelques centimètres derrière lui. Le dessert n'en finissait pas de cuire. « Au théâtre, en ce qui a trait aux comédiens, êtes-vous plutôt porté à croire que – », demanda Jérémy. « As-tu vu la pièce jouée lors de – » insinua Anorianne avant que Paul ne s'exclame : « Que pensez-vous du théâtre, à la fin? Dites-nous donc si vous en avez une opinion! » Le pauvre Adrien répondit : « Je n'y vais pas très souvent. Croyez-vous que la tarte est prête? Je la sens d'ici », en tremblant sur les E. Dans le doute, changer de sujet se révélait être la meilleure tactique à adopter. Puis, la confusion se dissipa et il se passa quelque chose de terrible. Paul et Jérémy sortirent fumer sur la terrasse en s'excusant rapidement; Anorianne eut envie de pipi, un besoin si pressant qu'elle laissa à son invité la tâche alambiquée de sortir la tarte du four. Tout seul. Adrien ouvrit l'électroménager par réflexe, constata l'état du dessert : à point, et même un peu trop cuit. Il fallait agir dans la minute. Il pensa : les mitaines thermiques! Il les lui fallait, mais elles



n'étaient pas dans son champ de vision. Il ouvrit alors toutes les armoires frénétiquement, comme possédé, faisant de grands gestes rapides, manquant sans cesse de faire tomber les objets dramatiquement onéreux posés sur les comptoirs. Et pendant ce temps, la tarte chauffait, la tarte calcinait. Elle allait être immangeable! Adrien s'imagina échouer dans sa tâche. Ses hôtes, cléments, lui mentiraient en affirmant que ce n'était pas grave du tout, qu'on pouvait bien se passer de sucre pour ce soir. Mais en vérité, ils seraient si déçus qu'ils parleraient franchement à Anorianne lorsqu'il serait parti. Ses patriarches lui diraient que son copain était un garçon charmant, certes, avec de bonnes manières, bien sûr, mais bon sens! Que faisait-elle avec un type aussi empoté? Incapable de sortir une tarte du four. L'imaginait-elle aussi débile avant ce soir? Ils riraient de lui et feraient des blagues salaces à son sujet. Anorianne ne voudrait plus jamais le revoir. Non! Adrien ne pouvait pas échouer! Tous ses nerfs étaient tendus lorsqu'il réalisa l'impossibilité de la chose : les mitaines thermiques ne se trouvaient nulle part. Et cet horrible instant se poursuivait. Il fallait réagir avant la carbonisation! Mû par un instinct de conservation démesuré et un vif désir de plaire, rapide et désespéré, il ouvrit la porte du four une seconde fois et prit le plat de ses mains nues. La douleur encourue dépassa de très loin ce que la langue française est capable de nous faire imaginer. Mais croyez-le ou non, Adrien fut si efficace, si adroit, qu'il réussit à déposer le monstre sur le comptoir. Ça sentait les pommes, la cannelle, la peau brûlée, la pâtisserie, la honte et la réussite.

Ce sont des moments comme celui-là qui transforment les hommes ordinaires en héros. Je suis un véritable héros, se dit-il. Anorianne réapparut quelques secondes plus tard (la porte du four était fermée, Adrien ne fut pas pris les mains sur les plats) et il s'efforça de sourire, de ravalier ses larmes, espérant qu'elle ne le questionnerait pas sur ces foutues mitaines thermiques, sur le pourquoi du comment de la tarte.

Il lui avoua avoir envie de pipi aussi, mais ce n'était pas vrai.

Flottant sur sa douleur jusqu'aux toilettes, il eut une baisse d'énergie, de celles qui nous assaillent après les pires périples. Il

fit couler de l'eau froide sur ses mains — elles allaient inévitablement cloquer. Puis, notre surhomme résista à l'envie de foutre le camp : la fenêtre était-elle assez grande pour qu'il s'y glisse? Mais alors, son combat contre la tarte n'aurait servi à rien. Il pouvait entendre les deux hommes s'impatienter de l'autre côté de la porte : « Non! N'y goûte pas tout de suite. Il faut attendre Adrien. Ma chérie, prépare les assiettes, s'il te plaît ». Et il sortit des toilettes, car il y était déjà depuis un bon moment et en s'enfermant ainsi, ils auraient tous pu penser qu'il était en train de chier. Il aurait été insupportable que ses hôtes pensent qu'il était en train de chier.

Il fit du mieux de son mieux pour dissimuler ses mains pendant le reste de la soirée, certain que si on s'apercevait de ses brûlures, on le croirait pathologique, ce qu'il était sans doute.

Adrien quitta la maison d'Anorianne assez tôt, presque au seuil de l'impolitesse, et attendit l'autobus à un arrêt suffisamment loin de chez elle pour ne pas qu'on l'aperçoive en train de se foutre les mains dans la neige et la sloche. Puis, suant et suffoquant, plié en deux sur son banc, il ne savait plus d'où venait la douleur. Elle provenait peut-être de ses blessures, peut-être du profond mépris qu'il éprouvait pour lui-même.

## QUATRE POÈMES POUR UN GARS DU LAC

FLORENCE FALGUEYRET, SAGUENAY

(1)

Réinvite-moi à me coucher sur la chaleur de ton creux d'épaule

Pis réinvente-moi

En même temps

Par l'occasion faite

Dis-moi encore des mots

Qui sonnent drôle

Étends-moi sur ta corde à linge au printemps

Retourne-moi pis embrasse mon nez

Comme dans peut-être qu'on s'aime

Comme dans peut-être qu'on est heureux

Je me suis dit que tu serais mon salut

Mais j'ai besoin de personne pour être sauvée

J'ai réinventé mes propres moyens

Dans une incompréhension totale

De moi plus toi

De toi moins moi

Dans le néant

Pour ma part

Je ne réinvente que le oui dans le nom

Et le non dans l'infini de la torture

De toi qui s'en va

Et j'espère oui

Que tu t'en iras pas trop loin

(2)

Raconte-moi tes rêves multicolores

Pour que je les mette dans ma bouche

Ou pour que j'aïlle les cacher dans la forêt

Ste please raconte-moi

Tes insolences pis tes rancunes

De vieille madame

Dans sa cabane toute seule  
Toute seule pis contente  
Que personne l'ait suivie là  
Raconte-moi des choses  
Plus grandes que des démons  
Plus belles que des diamants  
Pis en échange je te raconterai  
Rien pantoute

(3)

Je mets du noir sur les cils  
Du noir sur les lèvres  
Du rouge sur les paupières  
Du rouge sur les joues  
Je suis belle enfin  
Maman me dis ark t'es bien plus jolie quand tu es naturelle  
Je lui dis maman c'est pas comme ça que je vais get ce soir  
Je suis bad pour toi mon homme je suis bad  
Tu m'aimes quand je te fais mal  
Tu es mon petit animal tu pleures tu chiales  
Tu es gentil  
Mais quand je t'aime t'es  
Un asshole number one  
Tu mens tu ris  
Pis j'ai du rouge partout

(4)

Mangé les mots qui t'auraient dit  
Je t'aime  
Les ai mis dans mon pâté chinois  
Vu que les loups ont mangé mon cœur  
Pis mes entrailles  
Mon homme mon petit objet  
Je te serre fort pour que tu partes jamais  
Je te serre fort mais toi t'étouffes

Pis toi ton cœur à bout de souffle  
Me mentirait jamais  
Cours cours  
C'est ça va t'en loin  
J'aimerais courir lentement pis  
Pas t'attraper  
Je sais pas pourquoi  
Tout d'un coup tu t'arrêtes  
Tu changes d'idée  
Tu m'attends

SAUVEZ-LES, NE LEUR APPRENEZ RIEN

JULIEN DERONZIER-BÉDARD, BROSSARD

– Voyons Frank, déjà en train de bouder?

Simon et moi, on se rencontrait chaque soir à la patinoire.

– Ben non, fait juste frette, laisse-moi le temps de m’asseoir.

– Raconte donc, tu vas pas rester bête de même.

– Tantôt, avec une petite bière.

Ce soir-là, faisait probablement moins vingt-cinq, pis, avec le vent, mes couilles étaient montées se cacher. La glace était belle, lisse. À part Simon et moi, il y avait le petit Fréchette (il était tout le temps-là, anyway), et deux vieux Anglais habillés comme des bûcherons.

On a même pas fait de match, parce que les Anglais étaient en *shape* de cigarette ou je sais pas quoi, mais ils s’époumonaient à faire trois coups de patins. Pis Fréchette, comme d’habitude, pratiquait son tir du poignet, trop *focused* pour qu’on le déränge. Dans le journal l’autre jour, une madame racontait dans une lettre que son p’tit gars, quand il partait le soir, sous la neige, avec son bâton accoté sur l’épaule pis son sac en bandoulière, ben que son p’tit gars avait des étoiles dans les yeux pis que c’était pas elle qui allait lui ôter ses rêves ( Je pense même qu’elle avait sorti : « Je vais pas lui couper les ailes », c’est quand même pas pire! ), même si le sport pis l’école ça doit pas entrer en conflit pis bla bla bla. C’était peut-être la mère à Fréchette.

Après dix minutes à la patinoire, j’avais déjà cassé mon bâton. Une dizaine de tirs, sacrement, mon bâton à cent quelques piasses.

– Bon, Sim, on la prend tu chez vous la petite bière?

– Pas chez nous. Au cimetière.

On se ramassait souvent à un endroit qu’on avait découvert quand on était petits. On avait baptisé ça le « Cimetière des merdes », parce que... ben nos cacas finissaient leur vie de caca là-bas. Pour faire une histoire courte de ça, c’est que la place, en fait, c’est une espèce d’usine abandonnée où ils faisaient des

meubles, avec un grand escalier extérieur. Dans le temps qu'on avait neuf ou dix ans, Simon pis moi, on montait l'escalier, on baissait nos pantalons et, en s'accotant sur la rampe, on faisait caca. Ça tombait quelque chose comme cinq-six étages avant de s'écraser, pis ça nous faisait ben rire. Une fois, on avait cassé une vitre, pis depuis, on avait accès à quelques pièces où les portes étaient débarrées. L'hiver, on amenait une chaufferette au propane, quelques bougies pis de la bière, pis on avait tout le temps qu'on voulait. C'était la solution quand Simon voulait pas qu'on aille chez eux.

Après quelques gorgées de bière, la conversation m'attendait. Simon avait rien dit, il faisait juste fumer une clope en me regardant, patient.

– C'est rough.

– J'vois ben.

– Tsé Sophie pis moi...

– Ouin?

– Ben c'est un peu d'la marde.

– Frank hostie, j'pas un psy, j'vais pas analyser ton enfance. Accouche!

– C'est pas facile, arrête... Elle m'a dit, hier, qu'elle m'a trompé cet automne.

– Ah non, tabarnak! Une vraie *bitch*. Ça fait quoi, deux ans que t'es avec? Elle regrette?

– Elle braille toute l'hostie de journée, pis moi je la console... t'imagines?

On jasait de ça, pis peu à peu toute la marde en-dedans de moi sortait. J'étais peut-être juste de plus en plus chaud aussi. Sophie je l'avais aimée en crise, je sais même pas si je l'aimais encore pendant que je parlais à Simon, mais avant qu'elle me dise ça, j'étais sûr que c'était la bonne. C'était quelque chose de pur avec elle, jamais j'étais jaloux, jamais je nous questionnais, et c'était la première fois que j'avais confiance comme ça. Tout y est passé, mon ego, notre amour, le sexe, pis Simon écoutait.

– Pardonnez-moi, Frank, ça peut être aussi mâle et viril que d'envoyer chier pis faire son tough. Je sais bien que tu veux faire ton homme.

Fâcheuses illuminations à la Simon, le même qui sortait des jokes de cul incroyables dans la chambre de hockey. Un peu comme un sage des montagnes, mais qui dessine des pénis sur ses manuscrits. Ou ben un moine qui écrit son nom avec sa pisse. *Anyway*, on avait fini nos bières, j'ai roulé un joint, pis on l'a fumé.

Il m'a collé ben fort en me disant que c'était le temps qui allait décider de la suite entre moi pis Sophie. On est rentrés chacun de notre bord. J'étais quasiment content d'avoir cassé mon bâton, on avait pu jaser et ça m'avait enlevé un poids ben chiant à traîner d'en-dedans de moi. J'étais léger et ben gelé, ça fait que je pensais à Sophie.

En repassant devant la patinoire, j'ai souri. J'ai souri parce que le petit Fréchette était encore là. Tout seul. Les *spotlights* étaient tous éteints, la glace scintillait à la lueur des lampadaires de la rue et de la lune. Je me suis arrêté. Un petit gars, ses patins qui fendent la glace, le *scrouchh* qui résonne sur les bandes pis qui perce la nuit, fuck, la scène était débile. Aucun char, personne dehors, juste le son de la neige, du vent et de la nuit. Et Fréchette. J'ai souri, beaucoup.

Dans mon lit, j'étais blasé un peu je crois, mais bien. Je me rappelle juste que mes conclusions de la journée pis de la discussion avec Simon, c'était que l'amour ça existait pas. En tout cas, c'était pas de ça que je rêvais avec Sophie. Elle m'aurait pas trompé sinon. Si j'étais pas passé devant Fréchette un peu avant, j'aurais sûrement braillé.

Ce soir-là, quand Simon est rentré chez lui, sa mère était morte. Pendue. J'ai su pourquoi sa maison était plus libre comme avant. Sa mère, elle faisait une dépression pis elle allait plus à job, elle restait toute la journée enfermée. Simon l'avait jamais vu venir.

– C'est comme ce que Sophie t'as fait.

– C'est même pas comparable.

– Ben, c'est une trahison.



– Je sais pas quoi te dire, d’habitude c’est toi qui console.

– Dis rien...

Mon Simon est pratiquement mort après ça. Il venait plus au hockey en tout cas. Peut-être, hostie, que si j’avais pas fait autant de jasette ce soir-là, il serait arrivé à temps chez lui. Pis j’aurais le Simon d’avant.

Simon pis moi, on continue à se jaser de ben des affaires, mais on rit plus comme avant. Il me fait de la peine, à dire vrai. Des fois, je me dis qu’il faudrait plus que je le vois, mais ça serait pas juste, ça fait que je continue pis on va couler profond ensemble si c’est ça qu’il faut. M’en crisse, c’est mon chum.

Pour Sophie, j’ai pardonné. Honnêtement, je sais pas si je l’aime ou si j’ai juste pas le courage d’aimer ailleurs. Elle est belle. J’aimerais que Simon pardonne à sa mère aussi. Un jour, je sais pas.

Ce soir, je m’en vais à la patinoire encore. J’y vais presque tous les soirs ces temps-ci, parce que j’m’en tape un peu de rester avec ma blonde. On est bien, mais on trippe pas. Pis surtout, ben ça me donne de l’espoir pour pas mal d’affaires, pis pour vrai je pense que c’est à cause du petit Fréchette. Il a vraiment l’air à s’en balancer solide du reste, peut-être même qu’il a pas d’amis. J’espère juste qu’il tombera jamais en amour ou ben que ses parents soient déjà morts. Comme ça, il va rester le Fréchette des étoiles dans les yeux pis des ailes, pis ses patins vont faire *scrouchh* dans la nuit.

TOUT VA BIEN

CAROLANNE FOUCHER, QUÉBEC

Tu piques  
à mon profond de tête  
tu grattes  
mes racines  
Comme pour  
m'amuleter de toi  
me maginer de ta sphère  
ton capital poétique  
Tu me cueilles  
m'envasifie  
tu peignes mes pétales  
en m'entourant de tes mains  
Je traduis  
tes soubresauts  
maladroïtement  
j'interprète  
une langue seconde  
d'un tiers langage  
Tu appuies  
sur mes mains  
un cycle délicat  
rempli de denim  
L'impression de porter  
les aiguilles de l'horloge  
en barrettes aux cheveux  
les chiffres de la douzaine  
en manteau d'hiver  
Mes petits genoux  
se tordent  
quand tu attaques  
avec tes doigts de bois

tes flèches de peau  
L'eau danse  
le cœur palpite  
au bruit des vagues  
qui se cassent  
contre mes côtes  
Les souvenirs s'effacent  
et les images nouvelles nées  
se lovent au creux des sofas  
des années ocres de nos parents  
La mémoire se modifie  
au fil des souffles  
Je ferme mes yeux sous le sentiment mixé  
je contemple  
j'attends une sirène qui ne vient pas  
La porte cogne  
comme pour me dire de revenir à la maison  
que les obligations peuvent attendre  
quand on a peur nous sommes tous des enfants  
Tu cognes encore  
tu me veux à répondre  
à ouvrir  
tu regardes par l'œil magique  
que je ne suis pas là  
On s'assoit tous les deux  
on se demande ce qui en est  
on parle  
on est contents  
mais on est tristes  
Et indubitablement  
tu te convaincs  
que tout ça est sain  
et tout le monde autour  
penche la tête à l'Est

mais regarde vers toi  
Tu blanchis  
nos souvenirs  
tu les refiles  
à d'autres compagnies  
Il y a des traces de vernis  
sur les murs  
on a cassé nos bouteilles  
de bleu paillette  
Tu me remarques  
j'ai une nouvelle bague  
au majeur  
une chaman m'a dit  
qu'elle ressentait sur moi  
la quiétude d'un Lapiz Lazuli  
Le frigo vient  
de se remettre en marche  
en brisant le silence  
de notre nuit basiliquée  
On aurait pris  
deux-trois autres tragédies  
histoire de prendre plus  
qu'une minute de silence  
Je me serais tue pour l'éternité  
devant l'énigmatique bonheur  
de te revoir  
en un morceau  
revenu  
de ton long périple  
au centre de mon cœur  
tari d'eau salée  
Tu revenais  
les vêtements séchés sans assouplissant  
le garde-manger mesurant exactement 450 bières

les mouchoirs bien pliés au fond des poches  
tu souriais  
le soleil faisait briller le décor  
et toi dedans  
tu sortais de l'eau comme l'évolution  
Darwin aurait été fier  
tu humais l'air marin  
d'un endroit  
où on avait planté un drapeau sur lequel il était écrit  
« tout va bien »  
tu hachais ta chaise  
et racontais à qui veut l'entendre comment  
après quatre années  
tu avais survécu  
à moi

## VEUILLEZ DÉCLINER VOTRE IDENTITÉ

MÉLISSA CHARRON, RIMOUSKI

Les projecteurs jaunes aux quatre coins du plafond capitonné déchirent les yeux secs, cernés, rougis et veinés de Léo Po, transpercent son crâne, lui donnent constamment le goût de vomir même l'estomac vide. La table de métal est frette sur son cul sans poils. Nu, Léo Po n'en peut plus. À chaque instant, ses couilles menacent de rentrer par en dedans, comme s'il était une femme, comme aux premiers jours de son existence dans le ventre de sa mère quand il n'était encore qu'un fœtus au sexe indéterminé.

Tenant précieusement entre ses mains entrecroisées ce qui lui reste d'appareil génital, Léo Po se lève de la table d'examen. Elle lui inflige tant de souffrance, qu'il n'ose jamais s'y asseoir plus de deux minutes d'affilée. Léo Po fait un pas en avant, le seul qu'il peut faire étant donné l'étroitesse de la pièce au mur noir vitreux dans laquelle il se trouve. Depuis quand? Dix heures, dix jours, dix ans? Léo Po lève un pied, le repose, lève l'autre pied, le repose, recommence. Ses pieds deviennent bleus à tour de rôle lorsqu'ils entrent en contact avec le plancher de métal à motif répétitif. Tant qu'à se geler le paquet, Léo Po préfère sacrifier un orteil ou deux, même un pied en entier, une jambe... tout sauf ÇA!

Léo Po ne mange pas, ne dort pas, ne cligne même pas des yeux. À l'occasion, il touche son corps, réchauffe son pénis avec sa main gauche pour passer le temps en attendant le messie, mais rapidement, de peur d'être surpris à tout moment. Au début, il n'aurait pas osé. Non, non, non! Mais, après un temps, il s'était dit que si personne n'était venu hier, avant-hier, avant-avant-hier... personne ne viendrait aujourd'hui.

« Aujourd'hui » était pour Léo Po une notion très relative. Il avait bien tenté de calculer le temps, pendant environ les 604 800 premières secondes et sept centième de sa captivité, mais avait vite perdu le fil parce qu'il avait oublié qu'il ne savait pas compter. Le pauvre Léo Po n'a jamais eu de parents pour le lui apprendre, c'est pourquoi il ne pense jamais à personne depuis qu'il est enfermé ici. A-t-il un jour été libre?

A-t-il un jour eu quelqu'un dans sa vie? Quelqu'un a-t-il déjà enlevé la morve qui pendait au nez de sa version miniature? C'est le genre de souvenirs qui manquent à Léo Po pour faire de lui un véritable être humain. Il sent, au plus profond de son corps, qu'il y en a eus d'autres comme lui. Enfin, il croit. Il n'est pas certain. Il ressent très souvent ce manque inexplicable, ce sentiment de vide; celui de n'avoir personne pour lui gratter le milieu du dos. Personne, en dehors de son propre reflet dans les murs noirs, n'est là pour le complimenter, lui dire qu'il est beau avec sa crinière rousse et sa barbe hérissée d'on-ne-sait-pas-combien-de-jours.

Personne n'est là pour le regarder, sauf peut-être cette bosse dans le mur qui obsède Léo Po. Au centre de la forme ronde, un voyant lumineux clignote. Peu importe où Léo se place, ce qu'il fait, il a l'impression que l'œil rouge le suit, épie ses moindres faits et gestes. Léo Po fixe le point rouge pendant des heures en se déplaçant dans la petite pièce, jusqu'à ce que le point se multiplie en une centaine d'autres, jusqu'à ce qu'ils inondent la pièce de leur intensité chromatique. Peu importe où Léo Po pose les yeux, le point rouge y est : au plafond, au plancher, aux murs, sur la table, même sur ses mains soyeuses qui n'ont jamais touché de la terre et qui, jusqu'à maintenant, n'ont servi à rien d'autre qu'à se masturber.

Le verre sans tain reflète le corps de Léo Po qui s'excite lui-même en se voyant bander, debout, les fesses frôlant à peine la table frette, les poils pubiens drus dépassant de derrière sa main en mouvement de va-et-vient. Léo Po est quasiment en train de jouir quand, derrière lui, l'un des miroirs opaques s'éclaircit. Léo Po sent que la lumière change, qu'il n'est plus seul, qu'il ne l'a jamais été. Il y a des choses que Léo Po n'a jamais vues et il y a des choses que Léo Po n'aurait jamais dû voir... Des êtres dégoulinants remplissant une immense estrade observent attentivement Léo Po et ont l'air de copuler eux-mêmes ensemble ou en solitaire comme Léo Po le faisait quelques secondes avant d'être surpris par leur présence. Les étranges créatures profitent du spectacle par-delà la vitre teintée en se gavant d'une nourriture qui semble si infecte qu'elle ressemble en tout point à un tas de cadavres humains en décomposition.

Léo Po se jette sur le mur transparent et frappe à coups de poing en direction de l'assistance qui se fige et arrête toutes activités, aussi dégoûtantes soient-elles. Léo Po les a vues, mais là, en plus, les créatures savent que Léo Po les a vues et, comme quand un lion s'échappe de sa cage au zoo, ce sentiment crée la panique chez les spectateurs qui s'agglutinent littéralement vers les sorties situées au fond de la salle de spectacle. Ils laissent une trace visqueuse derrière eux; sur les bancs, sur le sol; et émettent un bruit qui se rapproche du cri de quelqu'un qu'on tenterait de noyer en lui tenant la tête sous l'eau.

Pour calmer le jeu, rassurer les spectateurs, leur rappeler que tout est sous contrôle, une voix femelle robotique se fait entendre dans la cellule de Léo Po et dans l'estrade :

« 样本,请减少您的身份.Specimen 84796642576,please submit your identity.  
Especimen 84796642576, declinar su identidad.  
84796642576 नमूना, खुद की पहचान के लिए कृपया.  
Spécimen 84796642576, veuillez décliner votre identité.  
84796642576 Образец, назовите свое имя.  
84796642576 spesimen , sila memperkenalkan diri anda.  
84796642576 المحكمة؟ على كاملا اسمك رجاء تذكري عينة.  
84796642576 espécime, diga o seu identidade.  
84796642576 নমুনা , নিজেকে সনাক্ত দয়া ».

Léo Po grogne, mais ne répond pas. Il ne connaît même pas le chinois, ni l'anglais, ni l'espagnol, ni l'hindi, ni le français, ni le russe, ni l'indonésien, ni l'arabe, ni le portugais, ni le bengali... D'ailleurs, Léo Po ne sait même pas qu'il s'appelle Léo Po. D'ailleurs, Léo Po ne sait même pas parler... Ce que Léo Po ne sait pas non plus, c'est qu'il est le dernier spécimen d'être humain de l'univers et qu'il n'en rencontrera jamais d'autres comme lui.



VOYANT LE JEUNE HOMME  
YVAN GIGUÈRE, CHICOUTIMI

On pouvait le voir sortir de la même ruelle, les soirs d'été, une veste noire à l'épaule et sa main droite collée sur la cuisse. Que dire de ce pouce accroché à la poche de son pantalon! Et ce regard embrumé. Cette chevelure hirsute, si abondante. Le jeune homme semblait sortir tout droit d'un tableau de Manet.

Et puis cette fameuse expression qu'il affichait au visage constamment. L'air de dire qu'il n'en avait rien à cirer de la réalité affligeante et qu'on n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans de toute façon.

Il avait beau marcher allègrement sur le plancher du monde, avec ses semelles de vent, il se répétait souvent une formule quand il en avait marre : « *Je est un autre* ». Et voilà que son visage s'illuminait. Sa journée était faite! Il pouvait aller au bistrot, boire un bon verre d'absinthe qu'il aimait tant.

Le jeune homme faisait plus que son âge. Haut de taille, presque athlétique, il aimait être en mouvement. Marcher de longues heures, l'esprit alerte et ouvert. Et cette solitaire progression dans le temps était l'accomplissement de tous ses possibles, tel un poème en gestation vers la finalité de son monde. Son *Éloge de la fuite* bien à lui! Marcher loin, très loin comme un bohémien.

« Je réproûve les évidences », aimait-il se répéter. « Va te faire voir misérable vie ». Puis il en rajoutait : « Tu me fais pitié! Je t'abhorre, tu sais! Trop chère prévoyance, va! La vraie vie n'est-elle pas ailleurs de toute façon ».

Il aimait user du hasard pour mieux se distancer des convenances de la quotidienneté. Et *par les soirs bleus d'été*, aller dormir aux bras de sa muse salvatrice, vauté sur les herbes tendres. Il lui fallait revoir cette lune qui l'honorait de sa présence. Il aimait lui trouver des vertus et les faire siennes.

Le corps bien étendu sur la terre chaude, les mains ouvertes vers le ciel, le jeune homme déclamait : « Allez viens! Ô mon incandescente! Culbutons ensemble! Culbutons vers la gloire! Viens et prends-moi de plein fouet. Ô ma noble ambition! Ô

mon avenir embrassé! Viens dans le jour de toute chose! Moi, ton *Petit poucet rêveur*! Tu sais, ici-bas, je suis hors du monde. Voilà mon infortune! Ô que j'aïlle à toi! »

Puis il reprenait de plus belle son enjambée des jours. Marcher pour que le monde avance. Avancer au rythme de sa démesure. Au sortir de sa ruelle coutumière, par un soir bleu d'été, le jeune homme traversa la rue principale et arriva au bistrot familial où l'attendait sa table et son verre d'absinthe. Et un napperon blanc vierge et vivace sur lequel il esquisserait ses premières impressions.

Il écrivait ce soir-là une lettre. Il tenait à se confier ou peut-être à se faire comprendre, après tout. Du moins voulait-il partager à tout prix le fruit de sa pensée, mais avec qui? Pourquoi pas avec le poète Paul Demery? Il lui fallait bien un destinataire. Il lui écrivit!

Le jeune homme avait lu l'*Art poétique* de Verlaine. Les deux premiers vers du poème le subjuguèrent : « *De la musique avant toute chose/ Et pour cela préfère l'Impair* ». Cela l'avait grandement interpellé, voire amusé! C'était déjà beaucoup. Lui qui disait d'Hugo, qu'il était trop cabochard mais qui glorifiait Baudelaire, tel un véritable dieu. Tandis que Verlaine l'intriguait, pouvait-on se permettre de croire.

Mais il lui semblait que la poésie devait se démystifier. Que le poète avait le devoir de sortir de sa zone de confort. Aller là où nul n'était allé. Franchir le mur de la réalité! Avait-il lui-même un art poétique qui veillait en son inconscient?

Toujours est-il que ce soir-là, attablé à son bistrot, il écrivit sa fameuse lettre.

Tard dans la nuit, épuisé mais rayonnant, il se mit debout sur une chaise du bistrot et en déclama un extrait, à la grande surprise des clients encore présents. « Camarades, je demande votre attention, dit-il avec emphase. « *Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant. Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens* ». Puis sur un ton désabusé, empreint d'ironie, il conclut : « Merci de votre si grande écoute. Surtout, ne m'applaudissez pas ».

Le lendemain le jeune homme alla mettre à la poste cette lettre qui emprunterait, envers et contre tout, les chemins de la postérité.

